

*Première partie*

CONNAITRE  
LA PAROLE TROUBLÉE  
LES IMPASSES DU SAVOIR

Robert Christe

La clinique du langage se sent nécessairement convoquée devant le problème de la description des phénomènes langagiers, selon la double perspective de leur développement et de leur organisation dans la communication verbale, de leur grammaire. L'idée même d'une telle démarche renferme certains *a priori* (par exemple concernant les éléments constitutifs du langage, leur permanence et leur développement), dont l'appropriété à l'étude de l'expression verbale n'est pas démontrée, mais dont le caractère implicite leur permet généralement d'échapper à une analyse critique. Le danger d'une telle impasse s'accroît du fait que la langue a donné elle-même naissance aux notions sur lesquelles le clinicien appuie son analyse : appelées à un statut de vérité par la grammaire scolaire, ces notions lui ont été révélées, au cours de sa formation intellectuelle, à l'école d'abord (Chervel, 1978), puis dans les sciences naturelles sur lesquelles il fonde son savoir, de telle façon qu'il aurait grand-peine à s'en passer, voire à s'en dégager. Ceci peut entraîner des erreurs de pensée importantes, qui, menant à des conceptions dogmatiques dépourvues de rigueur, se répercuteront jusque dans la pratique, diagnostique et thérapeutique, des troubles du langage et l'organisation sociale qui les supportent. Il n'est pas à la portée du

clinicien, dans l'état actuel de sa réflexion et de sa formation, d'en repenser seul les fondements<sup>1</sup>.

Dire qu'il serait présomptueux de chercher à le faire ici serait un euphémisme. Les errements auxquels ne manquerait de mener une réflexion personnelle de ce genre doivent cependant être mis en regard des difficultés dans lesquelles le clinicien s'engage en faisant acte d'allégeance à des positions théoriques étrangères à la clinique, lui imposant une certaine manière de penser et avec elle, une certaine conception de la langue et du langage, c'est-à-dire de la faculté de l'utiliser : il doit en préciser d'abord l'adéquation aux problèmes qu'il cherche à aborder. L'objet de la clinique, qui est la réalité d'un malade présentant un problème de langage, ne peut être confondu avec celui de la linguistique, de l'informatique, ou de la pédagogie.

Il faut donc tenter de formuler quelques remarques fondamentales en relation avec les questions concrètes de la clinique, ou qui se font jour dans l'analyse des documents qu'elle fournit : plus d'une d'entre elles se révéleront finalement inopportunes, mais telle est pourtant la démarche lente et pénible à laquelle doit s'astreindre le clinicien dans sa découverte progressive des obstacles propres et originaux que le malade rencontre dans son expression verbale.

1. Une équipe pluridisciplinaire réunissant entre autres, en plus des auteurs du présent essai, J.-P. Bronckart (Genève) et M. Hupet (Louvain-la-Neuve), pour la psycholinguistique, R. Kuhn (Münsterlingen), pour la psychiatrie phénoménologique, A.-L. Lütolf-Fuhr (Porrentruy) et C. Hardegger-Andrieux (Lausanne), pour la logopédie, A. Pasquier (Genève), pour la psychopédagogie et X. Seron (Louvain-la-Neuve), pour la neuro-linguistique, a eu l'occasion d'être confrontée et de réfléchir à ces problèmes d'une manière très suivie au cours d'une expérience de formation universitaire en logopédie clinique (directeur : P<sup>r</sup> R. Christe), poursuivie pendant quinze ans d'abord au Service médico-psychologique du Jura (Porrentruy), puis à la Faculté de Médecine de Berne.

## 1 / La description de l'expression d'un point de vue logique

Sur le plan logique, décrire la réalité d'une expression verbale ne peut se faire que par le langage lui-même. Le langage doit alors, en partant de positions théoriques clairement énoncées, assumer la tâche de définir son objet, de se définir lui-même et de déterminer par là les voies et les moyens de sa réflexion.

La description consistante (cohérence logique) d'une expression verbale exige de lui conférer tout d'abord la valeur de signes, dont on admet d'emblée la permanence et la stabilité pendant une période illimitée; il faut ensuite recourir à un système de notions, différent du premier et d'un niveau d'abstraction qui lui est supérieur. Ce système est constitué par des signes arbitrairement choisis, permettant de distinguer, puis de transcrire les faits de l'expression en termes d'unités linguistiques de première et de deuxième articulation, de mots, de phrases, d'énoncés et de textes, dont l'usage et la syntaxe sont fixés dans des règles explicitées, capables de réaliser la prédiction et la reconstruction de toutes les formes décrites empiriquement.

C'est à ce prix qu'un tel système parviendra à éliminer les ambiguïtés de l'expression réelle, qui en interdiraient l'accès logique (*Encyclopedia Universalis*, dès lors abrégé « *EU* », Logique, 10, p. 52 b) et à éviter ses contradictions internes (*EU*, Formalisme, 7, p. 176 c). Mais un tel système abstrait ne possède pas en lui-même la possibilité de décider ce qui est juste ou faux : il est indispensable pour cela de le faire fonctionner dans des conditions déterminées (*EU*, *op. cit.*, p. 178 c).

La poursuite de cette démarche de formalisation va de pair avec l'abandon progressif du rôle des significations. Les symboles logiques qu'elle utilise doivent être purifiés de tout sens particulier : ainsi, « le vrai principe de complémentarité (Relations d'incertitudes de Heisenberg) s'exprime ici (au niveau de notre activité intellectuelle), de la manière suivante : Tout ce qui est rigoureux est insignifiant » (R. Thom, *EU*, Suppl. II, p. 77). La formalisation rigoureuse du langage humain implique sa dénaturation : c'est bien ainsi que fait la théorie de la communication (Shannon et Weaver, 1947). Aussi cette théorie, servant de modèle à de nombreux ouvrages sur les troubles du langage et sur la base de laquelle on définit un certain nombre de « fonctions du langage », qui devraient permettre de décrire d'une manière plus précise la « fonction langagière » et ses perturbations, mène-t-elle à un découpage et à un morcellement de l'expression, où le message est étranger à la source et au destinataire, séparé du canal de communication et de la communication elle-même, la liaison ne pouvant alors se faire entre ces différents éléments hétéroclites que par un code arbitraire, établi par avance et n'ayant rien de commun avec eux.

Selon ce schéma de la théorie de la communication, la source de l'information doit tout d'abord élaborer un message. Pour pouvoir être transmis, celui-ci devra être codé en signaux compatibles avec le canal de communication qui relie émetteur et récepteur : c'est la tâche de l'émetteur. Le canal transmet les signaux à un récepteur, qui les décode, pour en fabriquer un message à l'intention du destinataire. Il s'agit donc d'un système fonctionnant à différents niveaux hétérogènes, séparés par des discontinuités absolues. Cosnier (1982, p. 6) en montre les difficultés : différences entre le message émis et le message reçu, problème de l'adéquation entre le signal et le message, complexité des messages, contraintes cognitives, affectives et socioculturelles limitant le choix et l'usage du code. Il faut y ajouter celui de la levée de l'ambiguïté, indispensable pour le codage, et celui de l'acquisition d'un code commun à l'émetteur et au récepteur.

Par ailleurs, quel que soit le degré de complexité qu'on donne au modèle ainsi constitué, il ne peut jamais être une simple transposition de l'expression, mais en est toujours une reconstruction très schématique, où seuls sont retenus certains traits jugés importants par la théorie dont il est issu (*EU*, Logique, 10, p. 52 b).

Ce n'est qu'en respectant strictement les caractères, les conditions et les limites d'une telle approche que l'on pourra apprécier la valeur des informations qu'elle peut apporter dans l'étude de l'expression

langagière. Cette démarche devra se faire, partant des notions abstraites traitées dans le modèle, en recherchant leur « valeur de vérité », dans les correspondances avec les phénomènes directement observables, mais en se gardant bien de toute analogie entre le modèle et la réalité de l'expression, objets absolument hétérogènes.

Décrire des phénomènes de parole en clinique sans expliciter clairement les conditions de validité de la démarche, de ses fondements théoriques comme de ses méthodes, c'est prendre le risque de répéter des lieux communs ou de tomber dans des confusions.

Mais, « l'expression n'est pas synonyme de signe... Tout signe est signe de quelque chose, mais tout signe n'a pas une "signification", un "sens" qui soit "exprimé" avec le signe... Désigner n'équivaut pas toujours à ce "signifier" qui caractérise les expressions » (Husserl, 1901, p. 27). Ces termes doivent faire l'objet de distinctions essentielles. Si la parole ne peut être assimilée à la production et à la maîtrise d'un système de signes, on doit alors se demander si son étude peut être entreprise exclusivement par les moyens de la logique. Est-il alors possible d'envisager la constitution d'une science du langage au même titre que celle d'une science naturelle, comme fondement d'une clinique du langage ?

Sur le plan clinique, l'observation et la description de phénomènes langagiers exigent préalablement leur identification : elle se réalise dans une expérience de participation à un monde commun avec l'autre, devenu familier par la langue dans laquelle on se parle, puis de compréhension psychologique du vécu, exprimé verbalement. Il est mis fin à la participation en fixant certaines significations, qui doivent alors être interprétées (Binswanger, 1926).

C'est une fois seulement que l'émission sonore a été identifiée comme appartenant à une langue et que la parole a été comprise, qu'elle peut être transcrite et faire l'objet d'une analyse systématique. L'expression ainsi disséquée en éléments de forme définie et permanente, on peut alors formuler des règles les mettant en relation les uns avec les autres d'une manière univoque pour reconstituer le discours dans un modèle cohérent, susceptible enfin d'être soumis à l'expérimentation : encore ceci n'est-il réalisable qu'en laissant la parole dans une situation de communication particulière déterminée, appréhendée préalablement dans son ensemble, seule possibilité de lui permettre de garder un sens par le maintien de la relation vécue.

Ainsi, toute compréhension logique de la parole se fonde dans une compréhension psychologique intime, dont elle est l'accomplissement

par sa visée vers une signification commune, dépassant la rencontre singulière.

« *L'homme n'a, au cœur de lui-même, nulle région secrète, si subtile ou si vaste soit-elle, qui ne passe dans la langue et ne se laisse déceler en elle* » (*W. v. Humbolt, trad. franç., p. 231; texte allem., p. 464*).

Mais la parole n'existe que dans une langue : influencé dans son appréhension de cette dernière par

- l'état actuel de la langue,
- le discours scientifique auquel il participe,
- des conceptions contemporaines essentiellement structuralistes et synchroniques,

le clinicien a tendance à envisager la parole comme une construction achevée et définie, à laquelle il peut se référer. Il devra apprécier les structures et les formes particulières de l'expression verbale de son malade par rapport à cet état fixé actuel de la langue. Cependant, cette comparaison ne lui permet pas d'en rendre compte d'une manière satisfaisante, notamment quand la compréhension devient problématique. Il percevra rapidement les insuffisances et les contradictions de cette comparaison.

En effet, la parole toujours unique et éphémère, ne peut être assimilée au calque plus ou moins fidèle d'un modèle de langue dont on pourrait mesurer les écarts et les imperfections.

« *Assumée dans sa réalité essentielle, la langue est une instance continuellement et à chaque instant en cours de transition anticipatrice. L'écriture elle-même ne lui assure qu'une conservation incomplète et momifiée, qui sollicite de toute urgence l'effort nécessaire pour retrouver le texte vivant. En elle-même, la langue est non pas un ouvrage fait (Ergon), mais une activité en train de se faire (Energiea). Aussi sa vraie définition ne peut-elle être que génétique. Il faut y voir la réitération éternellement recommencée du travail qu'accomplit l'esprit afin de ployer le son articulé à l'expression de la pensée. En toute rigueur, une telle définition ne concerne que l'acte singulier de la parole actuellement proférée; mais au sens fort et plein du terme, la langue n'est, tout bien considéré, que la projection totalisante de cette parole en acte* » (*W. v. Humbolt, trad. franç., p. 183; texte allem., p. 418*).

Cette recréation permanente de la langue à partir de ses bases originaires jusque dans les formes actuelles qu'elle fait apparaître, ouvre

à la production de formes inédites, qui gardent leur mystère d'être immédiatement comprises par l'autre.

*« Mais la langue n'est pas que — et n'est surtout pas premièrement — l'expression orale ou écrite de ce qui doit être communiqué. Elle est plus que la simple mise en circulation de ce qui est déjà manifeste ou caché, signifié comme tel en mots et en phrases » (Heidegger, 1962, p. 82-83).*

## 2 / Le rapport de l'homme à la langue et à lui-même

Dans la manière dont il s'exprime dans une langue et grâce à elle, l'homme dévoile le rapport qu'il instaure avec lui-même et le monde de la parole, ceux qu'il y rencontre et les choses qu'il y découvre; par là il témoigne autant de son unicité que de la culture dans laquelle il vit et dont il assure ainsi la pérennité en même temps que le devenir. Ces deux aspects, bien qu'antinomiques, forment un tout indissociable : cet amalgame originaire s'épanouit dans le mouvement vécu articulé, mélodique de la présence humaine. Ce n'est que dans certaines circonstances où le mouvement est suspendu, allant même jusqu'à figer son harmonie et la rompre, que ces deux aspects peuvent s'opposer. Ainsi par exemple dans la réflexion, la réflexion sur le langage, notamment lorsque la parole est troublée.

C'est donc un rapport en perpétuelle fluctuation qu'entretient l'homme avec la langue qu'il parle : il le montre dans les multiples figures des différents styles de son discours.

Devenant observateur, le clinicien abandonne son rôle de participant et s'exclut du vécu : pour examiner son objet il se sépare de lui, en se situant en face de lui. Inversement, il est incapable d'observer des éléments de sens tant que ceux-ci n'émergent pas de son expérience intime de compréhension : les phénomènes de parole faisant l'objet de son analyse ne seront jamais des entités entièrement abstraites et universelles; elles garderont un aspect unique, original et imprévisible d'une expérience personnelle, à côté de celui, commun, de sa culture, de la langue commune où elle s'opère. La situation unitaire et globale dans laquelle le clinicien forme sa compréhension puis l'observation des phénomènes de parole reste essentiellement mouvante et contradictoire.

Cette capacité d'analyser la parole n'est cependant possible que dans un certain moment d'évolution de la langue. Lohmann (1952) montre que l'étude des concepts de la langue et de leur histoire (sans

faire appel à aucun argument tiré d'une psychologie des peuples), permet de suivre dans la langue elle-même l'évolution du rapport que l'homme entretient avec le langage; ce rapport exprime le fondement sur lequel s'organise la conception du monde et la manière de penser propres à chaque culture (Lohmann, trad. franç., 1974, p. 731).

Ce rapport prend sa racine dans la structure originare de la langue archaïque indo-européenne ayant donné naissance aux langues européennes actuelles, dont la caractéristique fondamentale est d'opérer dès le début une distinction entre le radical et la flexion (Legrand et Schotte, *l.c.*, p. 716; Lohmann, 1975, p. 50 et s., p. 107). Lohmann va suivre le chemin de cette distinction à travers différentes étapes, dont celle où la langue grecque a été traduite en latin, puis celle du nominalisme médiéval, celle enfin du cartésianisme, pour arriver à une séparation totale entre la pensée et le langage,

Cette évolution dans la langue se manifeste par l'apparition :

- d'un terme exprimant l'existence d'un Moi autonome par rapport à ce qu'il éprouve,
- de la notion de « conscience de quelque chose », séparé du moi (à partir du moment seulement où l'on observe la séparation totale de la pensée et du langage),
- de la conscience d'un soi pensant distincte de celle de sa pensée, de son langage, de l'organe qui produit les sons et des sons eux-mêmes.

Les sons isolables, en dehors de leur auteur, désincarnés de leur sens, ne peuvent alors être reliés à la pensée ou aux sentiments que dans une relation extérieure, codée, arbitraire et conventionnelle. Ce rapport logique fait apparaître une forme d'esprit universel, ayant prise sur toute situation concrète, qui de ce fait s'impose comme existant de tout temps et spécifique de la nature humaine, c'est-à-dire libre, notamment de toute attache aux idiomes, capable de jugement et de volonté.

Cette structure logique entraîne un clivage : le sujet, sorti du langage (Lohmann, 1975, p. 110-112; Legrand et Schotte, *op. cit.*, p. 717) devient inapte à envisager tout autre rapport de l'homme avec son langage et du même coup, insensible à la dimension génétique et historiquement vécue de ce rapport (Lohmann, 1952, trad. franç., p. 731). La distanciation toujours plus grande du locuteur et de la langue qu'il parle mène à un obscurcissement progressif des structures sémantiques vivantes, que l'étymologie s'efforce de retrouver (Lohmann, 1975,



p. 119) : il ne reste plus au sujet qu'à les remplacer par la notion de forme normative (Lohmann, 1952, trad. franç., 1974, p. 761, p. 763). Un tel système s'organise essentiellement sur une base formelle, par opposition à son fondement dans les contenus originaires (Lohmann, 1952, trad. franç., 1974, p. 760).

Dans la mentalité grecque archaïque, penser c'est à la fois une certaine manière d'être au monde, de sentir, de vivre l'articulation mélodique de son corps dans l'harmonie de sa tenue, dans un espace non distinguable du monde des sons, dont l'articulation tonale se réalise dans le chant, inséparable de la parole, jusque dans l'équivalence des différents sons avec les lettres de l'alphabet. La sonorité du mot en est en même temps l'idée et elle lui donne son nom. Chaque mélodie comme chaque pensée est ainsi inhérente à une tonalité donnée, empreinte d'une certaine qualité de sentiment et d'humeur; elle dégage une atmosphère particulière (Lohmann, 1970, p. 6-7).

Le rapport de l'homme au langage qu'exprime la langue grecque archaïque est donc un rapport d'inhérence la plus immédiate, la plus intime de la pensée au discours et à celui qui le profère dans l'harmonie de l'articulation de son corps : cette unité s'exprime dans une participation ressentie dans un monde commun aux interlocuteurs et qui éprouvent ensemble la parole de l'intérieur, dont les sens sont incarnés dans les sons. Quand le moi y apparaît, ce n'est pas comme facteur positif : il n'y est pas un facteur d'ordre, mais de désordre (Lohmann, 1952, trad. franç., p. 732).

La relation réciproque qui lie la conscience de soi et la conscience du langage, dans laquelle « plus le Moi s'éprouve lui-même comme le point de départ de la pensée — subjectivation — plus le langage est objectivé » (Lohmann, 1952, trad. franç., p. 727), permet de définir deux pôles :

- le pôle du « subjectivisme occidental radical des Temps modernes qui a commencé avec une annihilation comme telle des formes de pensée incarnées dans les sons de la langue et une usurpation agissante de ces formes par le "sujet" lui-même »,
- le pôle de « la forme de pensée grecque originaire, dans laquelle le "logos" coïncide avec la chose [ce qui est] comme vérité objective »,

pôles entre lesquels « se trouve une forme d'existence, dans laquelle la forme du langage devient un mode de comportement humain, une "forme de commerce" — le mode sur lequel les hommes ont de manière

privilegiée, des relations avec les autres, en tant qu'hommes » (Lohmann, 1952, trad. franç., p. 746). Or,

« ... ce chemin vers la parole n'est pas tant déterminé à partir de la parole en tant que parole, qu'à partir de l'effort pour exposer historiquement et en entier le développement historique et spirituel de l'homme en sa totalité et en même temps dans son individualité concrète... (Heidegger, op. cit., p. 234). Il n'y a pas de parole naturelle au sens où elle serait la parole d'une nature humaine sans destin, anhistorique et donnée en soi. Toute parole est historique, même là où l'homme ne connaît pas l'historisation au sens moderne et européen. Même la langue comme information n'est pas la parole en soi — elle est au contraire historique » (Heidegger, 1962, p. 253).

Le mouvement de ce rapport de l'homme à la langue, repris dans chaque acte de parole, évolue dans ses dimensions temporelles propres : temps originaire créateur, temps destructeur, temps de la décision, temps des époques, temps d'univers chronologique objectif : Maldiney (1975, p. 1-50) en a fait une étude exhaustive. On conçoit tout l'intérêt de cette zone intermédiaire dans l'étude des phénomènes de langage en clinique où la « langue reste en deçà de son état construit » (Maldiney, 1975, p. VII) mais on réalise tout aussitôt combien son accès est malaisé à celui qui veut procéder en toute rigueur : c'est à une situation analogue qu'a été confronté Binswanger (1971) lorsqu'il a cherché à donner une base véritablement scientifique à la psychiatrie. Kuhn, Maldiney, et Schotte viennent de rappeler les points essentiels de sa démarche (Paris, 1985) aujourd'hui largement oubliée.

C'est bien au nom d'un esprit critique rigoureux qu'il faut se garder de l'emploi exclusif systématique des méthodes classiques des sciences naturelles, puisque celles-ci expriment une forme d'esprit, un rapport de l'homme au langage, qui n'est précisément pas celui dans lequel il faudrait aborder l'étude clinique de la parole : il en éliminerait le paramètre le plus authentique, celui de sa genèse perpétuelle (étymologie) à partir de ses formes originaires (W. v. Humbolt, *Forme interne de la langue*, trad. franç. p. 231, texte allem., p. 463) pour ne s'intéresser qu'à sa fixation artificielle dans des formes accomplies, ne contribuant à en révéler que les cendres ou, tout au plus, les restes squelettiques.

### 3 / *La parole et la psychophysiologie cartésienne*

Le clinicien consulté pour un problème de langage est contraint d'organiser son observation dans le cadre de certaines distinctions qu'il éprouve, comme si elles lui étaient, pour ainsi dire, imposées

par la situation dans laquelle les choses se présentent à lui : il se sent astreint au raisonnement anatomique et mécanique, qu'il partage avec ses confrères, comme base de l'étude et de la description de la pathologie humaine et il participe, par là, aux progrès du diagnostic et de la thérapie, ainsi qu'à celui des connaissances sur le fonctionnement cérébral. Le clinicien est confronté au rôle prépondérant, voire exclusif, de cette méthode dans toute la pathologie du langage, périphérique et centrale, et il y trouve certainement une réassurance personnelle profonde devant la béance qu'ouvre la parole troublée. Ne pouvant remettre en œuvre quotidiennement l'appareil critique de sa démarche, il s'exposerait pourtant à de dangereuses complications, dans son explication avec lui-même et son malade, en ne cherchant pas à s'orienter sur les conséquences auxquelles l'expose son projet. Le rôle professionnel spécifique du clinicien exige impérieusement — et d'une manière absolument légitime —, qu'il examine dans la parole de son malade, ce qui est la part de l'organe, central ou périphérique, et ce qui est celle de la pensée : il est donc lié à la conception d'un monde objectivable et objectivé, opérant la séparation de la pensée, du langage et des organes qui forment ce dernier, équivalence de la séparation du corps et de l'esprit, fondement de la philosophie cartésienne. Ainsi Descartes :

*« ... nous aurions toujours deux moyens très certains pour reconnaître qu'elles (les machines, les automates) ne seraient point pour cela de vrais hommes : dont le premier est que jamais elles ne pourraient user de paroles, ni d'autres signes en les composant, comme nous faisons pour déclarer aux autres nos pensées. Car on peut bien concevoir qu'une machine soit tellement faite qu'elle profère des paroles..., mais non qu'elle les arrange diversement pour répondre au sens de tout ce qui se dira en sa présence, ainsi que les hommes les plus hébétés peuvent le faire. Et le second est que... on découvrirait qu'elles n'agiraient pas par la connaissance, mais seulement par la disposition de leurs organes (Discours de la méthode, 5<sup>e</sup> partie, p. 164-165).*

*« ... Bien que les bêtes ne fassent aucune action qui nous assurent qu'elles pensent, toutefois, à cause que les organes de leur corps ne sont pas fort différents des nôtres... » (Lettre à Newcastle, 22 novembre 1646, p. 1256). (C'est nous qui soulignons.)*

Il appartiendra à Cordemoy (1677) de développer les conceptions cartésiennes au sujet du langage et de ses troubles :

*« ... Je m'applique, pour mieux connaître encore ce que c'est que la parole, à démêler en cet endroit, tout ce qui s'y rencontre de la part du corps... (les muscles, les diverses parties de la bouche, etc.), ce qui me fait connaître...*

*ce que c'est que la parole à ne considérer que le corps (p. iij)... et que dans la parole il y a toujours deux choses, savoir la formation de la voix, qui ne peut venir que du corps, et la signification ou l'idée qu'on y joint ; qui ne peut être que la part de l'Ame » (Préface, 4, et p. 122).*

*« Je vois si peu de ressemblance entre tous ces mouvements de la tête, de la bouche ou de la main, et tout ce qu'ils m'apprennent, que je ne puis assez admirer comment ils me donnent si facilement l'intelligence d'une chose qu'ils représentent si mal » (p. 33). « Ce que je trouve de plus admirable en tout cela, c'est que cette extrême différence qu'il y a entre ces signes et nos pensées, en nous marquant celle qui est entre notre corps et notre âme, nous donne en même temps à connaître tout le secret de leur union. Au moins il me semble que cette étroite union que la seule institution des hommes est capable de mettre entre certains mouvements extérieurs, et nos pensées, est, à qui veut y prendre garde, le plus beau moyen de concevoir en quoi consiste véritablement l'union du Corps et de l'Ame » (p. 34).*

Cordemoy expose ensuite la nécessité de la boucle audio-phonatoire, liaison directe entre l'oreille et les muscles (p. 89-93), du réflexe conditionné et du conditionnement opérant (p. 99, p. 102), de la localisation cérébrale (p. 104), du problème du sourd et muet (p. 107).

*« C'est aussi de la disposition du cerveau et des autres parties qui servent à la voix, que vient la facilité ou la difficulté de l'expression ; et la peine que plusieurs ont à parler procède seulement de ce que les parties de leur cerveau, qui répondent aux pensées de l'Ame, ou celles qui servent à la voix, sont mal disposées, mais non pas de leurs pensées, qui s'expliquent toujours clairement par elles-mêmes et ne seraient jamais obscures, si elles étaient séparées des signes ou des voix que l'on emploie pour les faire entendre et qui souvent ne leur conviennent pas » (p. 146-147).*

Enfin, il n'est pas jusqu'à l'éloquence qui ne soit, pour Cordemoy, tributaire d'une activité cérébrale spécifique :

- discernement des choses qui se présentent à l'esprit, conservation des impressions bien distinctes de chacune de ces choses,
- arrangement de tous les éléments qui peuvent faire concevoir ce que l'orateur a dessein d'expliquer, grâce au fait que ce qui est le plus simple et suit l'ordre naturel puisse servir à éclaircir ce qui suit.

Tout ceci est impossible quand les parties du cerveau sont « mal disposées », de même que de trouver aisément les mots par lesquels chaque chose est proprement signifiée, ce qui dépend d'une bonne mémoire, et que l'idée d'un mot ne se présente pas quand on en

cherche un autre. Ricken (1978, p. 42-53), dans son étude sur *Grammaire et philosophie*, a fait la critique de cette « psychophysiologie cartésienne appliquée au langage », notamment en ce qui concerne l'ordre des mots : pour celle-ci, l'âme ne peut entrer en relation avec le monde extérieur que par l'entremise du corps. La liaison entre l'impression du mot et celle de la chose correspondante, c'est-à-dire l'idée, pure, émanant d'une image ou d'une représentation, ne peut se faire qu'entre les impressions de l'une et de l'autre au niveau du cerveau.

Comprendre c'est faire la liaison entre le mot et sa signification; pour y parvenir il faut passer par leur représentation : notion liée au dualisme corps-esprit, au dualisme signe-idée. Dès que l'âme se représente un objet, elle doit le faire en renouvelant l'impression dans le cerveau, ce qui doit placer les organes de la parole dans la position convenable en vue de l'articulation du mot correspondant : « ... quand on veut exprimer l'idée de cette chose, on conçoit en même temps le son de voix qui la signifie, puis à l'occasion de cette idée et de la volonté que l'Ame a que le cerveau se dispose comme il faut qu'il soit pour laisser couler... les esprits... dans les muscles des parties qui servent à la voix pour les disposer à former celle qui signifie ce qu'on veut dire... » (Cordemoy, *l.c.*, p. 134-135).

C'est dire que l'impression des mots, comme objets du monde physique, doit précéder la représentation de l'idée qu'expriment ces mots et que l'idée ne peut être la première, innée, immatérielle : les organes doivent prendre, ou en quelque sorte « connaître » la position convenable en vue de l'articulation du mot, avant que l'idée n'exprime le mot en question.

La séparation de l'idée et du mot n'est donc pas possible au niveau du langage et la démarche psychophysiologique aboutit à rendre l'idée entièrement tributaire du corps.

Or, la séparation du monde physique et du monde spirituel n'est possible que s'il existe des idées immatérielles : les idées innées doivent nécessairement exister avant que les sens en aient fourni des représentations matérielles, mais, pour être liées à un mot, ces idées doivent donner des impressions corporelles.

L'impasse à laquelle mène la conception de la séparation du langage et de la pensée semble donc totale.

D'autre part, la diversité des langues et leurs difficultés d'apprentissage, les variations de sens, les ambiguïtés, les impossibilités de traductions univoques, excluent la possibilité de l'existence d'idées

déterminées innées : la connaissance des mots ne peut être acquise qu'à l'aide des sens.

Ainsi, toute communication d'idées relève des sens et met au premier plan la description des phénomènes physiologiques.

Enfin, plus les pensées correspondantes sont claires et nettes, plus les impressions sont nettes, ce qui est entièrement tributaire de la disposition du cerveau, contradiction absolue avec l'origine immatérielle des idées pures : la justesse du choix des mots dépend, elle aussi, de la qualité du cerveau.

Selon cette conception, on ne voit pas ce qui, dans le langage, ne dépend pas entièrement du cerveau et du corps. L'étude de ce qui est la part du corps et de l'esprit aboutit à mettre pratiquement tout sur le compte du corps et à rendre les idées immatérielles dépendantes du corps, de même que l'institution humaine qui les lie aux sons et aux mouvements physiques. Ainsi, la base même de la séparation du langage et de la pensée, qui résidait dans la notion de l'existence des idées immatérielles, semble bien s'effondrer d'elle-même dans ses propres contradictions.

Sur le plan psychologique, une telle démarche donne lieu, dès son origine au xvii<sup>e</sup> siècle, et *jusqu'à nos jours*, à la mise en œuvre de nombreuses notions, considérées comme évidentes : mouvement, réflexe conditionné, conditionnement opérant, impression, image, représentation, idée, association des mots aux images, aux idées, etc., reposant toutes sur une conception mécaniste universelle du monde et des êtres vivants. Erwin Straus (1956, p. 1-80) en a fait la critique fondamentale radicale et minutieuse, en tenant compte notamment des progrès contemporains de la neuropsychologie et de la psychologie expérimentale, qui, pour une grande partie du moins, se fondent implicitement dans cette manière d'envisager les choses.

Ainsi, dès le début il est inscrit dans cette perspective que le langage est une affaire d'organe, impliquant l'existence d'un ou de plusieurs centres du langage dans le cerveau. La séparation du signe linguistique et de l'idée qu'il « représente », à laquelle il est lié, est l'équivalent de la séparation de l'âme et du corps. Mais cette union n'est elle-même pas explicable par des lois de la mécanique et est de nature immatérielle : c'est une institution, arbitraire, conventionnelle. Pourtant elle doit être en même temps innée et inscrite dans le corps. On est irrévocablement amené à la conclusion que les sons produits par un mouvement mécanique sont liés aux idées par association, au niveau d'un centre organique cérébral, dans un signe qui, de ce fait, ne revêt que des

caractères corporels définis et fixés; toute expérimentation partant de telles prémisses ne semble pouvoir que confirmer les conclusions cartésiennes, puisque la réponse est déjà entièrement contenue dans le projet lui-même : il s'agit donc d'une tautologie.

La théorie motrice de la parole, par exemple, *reformulée dans les termes les plus modernes* après des années de travaux très sérieux et sur des bases expérimentales aussi sophistiquées que dispendieuses, ne peut-elle mener qu'à la même impasse et aux mêmes contradictions en soi, fondamentales, d'un centre organique inné du langage, établissant la liaison entre les sons produits par les organes de la parole et les phonèmes, c'est-à-dire leur valeur linguistique, signes de la pensée, institution des hommes, mais dont est absente toute signification :

« ... *L'information phonétique est fournie par un système biologique distinct, un « module » spécialisé pour détecter les gestes que le locuteur a eu l'intention de faire : ces gestes fondent les catégories phonétiques... Cette relation (entre les gestes et les patterns acoustiques) est construite dans le module... (qui) provoque la perception de la structure phonétique sans traduction à partir d'impressions auditives préliminaires* » (cf. *boucle audio-phonatoire de Cordemoy, l.c., p. 89-91*), « ... *est comparable à d'autres modules tels que celui qui permet à l'animal (cf. Cordemoy, op. cit., p. 94) de localiser les sons* » (*A. M. Libermann et I. G. Mattingli, 1985, 131 références*)<sup>1</sup>.

L'objectivation des problèmes de parole mène à un cercle vicieux. Le problème du sens y reste entier, repoussé au niveau du signe linguistique : il entraîne de nouvelles questions sur d'hypothétiques processus sous-jacents, eux aussi mécaniques, toujours en quête de leur signification qui s'évanouit à chaque approche. Saussure n'avait pas été dupe de cette impasse :

« [50] *Ainsi de quelque côté que l'on aborde la question, nulle part l'objet intégral de la linguistique ne s'offre à nous ; ... l'objet de la linguistique nous apparaît un amas confus de choses hétéroclites sans lien entre elles. C'est quand on procède ainsi qu'on ouvre la porte à plusieurs sciences, psychologie, anthropologie, grammaire normative, philologie, etc., que nous séparons nettement de la linguistique, mais qui, à la faveur d'une méthode incorrecte, pourraient revendiquer le langage comme l'un de leurs objets.*

« [51] *Il n'y a selon nous qu'une solution à toutes ces difficultés : il faut se placer de prime abord sur le terrain de la langue et la prendre pour norme*

1. Un débat contradictoire consacré au problème de la perception et de la production de la parole, confrontant le point de vue de la phonétique expérimentale et de la psychologie écologique, fait l'objet d'un numéro spécial du *Journal of phonetics*, vol. 14, n° 1, janvier 1986. On ne peut y entrer ici.

*de toutes les autres manifestations du langage. En effet, parmi tant de dualités, la langue seule paraît être susceptible d'une définition autonome et fournit un point d'appui suffisant pour l'esprit.*

« [53] ... *La langue au contraire est un tout en soi et un principe de classification. Dès que nous lui donnons la première place parmi les faits de langage, nous introduisons un ordre naturel dans un ensemble qui ne se prête à aucune autre classification.* »

Si néanmoins, la parole doit être considérée comme un phénomène exclusivement mécanique, semblable à celui que pourrait produire un automate perfectionné, on tombe dans une autre contradiction, tout aussi absolue que la première : à part des différences anatomo-physiologiques spécifiques, propres à chaque espèce, il n'y a pas de différence *de nature* entre l'organisation anatomo-physiologique de l'homme et celle de l'animal (cf. Libermann, *l.c.*); leur corps fonctionne sur le même principe d'un mouvement obéissant aux lois de la mécanique universelle. C'est dire que, pour le rationalisme cartésien, il ne peut y avoir de distinction ni entre un mouvement vivant, animé, et celui d'un corps inerte, ni entre l'organisation instinctuelle de l'animal et l'organisation pulsionnelle de l'homme : les maladies mentales, comme les troubles du langage, sont des maladies du cerveau, des affections de l'appareil de communication ou des organes qui en assurent l'exécution, des dérèglements de la mécanique des systèmes d'interactions.

Il faut alors rester rigoureux et conséquent : sur de telles bases, toute « thérapeutique » ne pourra se fonder que dans la modification du corps, de ses mouvements, de sa voix, de son articulation, grâce à des méthodes mécaniques, chirurgicales ou chimiques, la correction par l'exercice, la rééducation, la modification du comportement et de la tenue, etc., bref, la rectification du patient visant un moule normatif organique extérieur à l'individu. Le problème de l'esprit, comme celui du sens, comme celui de la compréhension psychologique de l'autre, ne s'amalgame pas à ce projet étranger à la signification de l'existence humaine et il en est absent. Le clinicien sera-t-il amené à devoir l'y réintégrer, mais par quel prodigieux artifice? Sera-t-il obligé d'en faire abstraction, et pour quelle raison? La clinique du cas particulier pourra seule lui proposer une solution. Cependant :

« *Il ne suffit pas qu'elle (cette âme raisonnable) soit logée dans le corps humain ainsi qu'un pilote en son navire... mais qu'il est besoin qu'elle soit jointe et unie plus étroitement avec lui, pour avoir outre cela des sentiments et des appétits semblables aux nôtres et ainsi composer un vrai homme* » (Descartes, p. 166).



Qu'est-ce alors qu'un « vrai homme » qui ne parle pas, que l'on comprend mal, un vrai homme troublé dans sa parole ?

Pour l'approcher, le clinicien pourrait se demander s'il ne doit pas tout à la fois examiner le langage dans ce qu'il a de distinct de la pensée et dans ce qu'il est identique à elle, dans les relations complexes qu'il entretient avec les mouvements d'un corps vivant entravé par une anatomie, une physiologie ou une neurologie perturbée, ou autrement dit, examiner la pensée dans ce qu'elle a d'immatériel, d'universel et en même temps d'unique dans ce qu'elle est prise de forme d'un corps vivant, en mouvement continu, original et insaisissable.

#### *4 / La parole mal formée et mal comprise*

Les adultes s'entendent facilement pour estimer qu'un enfant parle mal ou qu'on a de la peine à le comprendre. L'enfant de son côté sait discerner très tôt si un autre enfant, ou un adulte avec qui il parle s'exprime d'une manière différente de lui, sans que l'on puisse cependant savoir s'il considère qu'il s'agit d'un langage différent du sien ou d'un « mal parler ». Il est tout aussi difficile de déterminer à partir de quel âge, de quel moment et dans quelle circonstance, le locuteur comme l'auditeur prend conscience de cette différence : poser la question de cette manière, c'est se situer dans la perspective d'une conscience objective du langage et on vient d'en voir les limites.

Celui qui s'aperçoit que son interlocuteur parle mal ou qu'il le comprend difficilement, adopte spontanément à son égard, et sans qu'il le veuille, des attitudes très diverses : elles vont, selon les situations, de l'extrême discrétion à la modification de sa propre expression, et jusqu'à la remarque explicite.

Il est habituel que l'adulte, notamment les proches, mais dans une perspective différente de celle des parents eux-mêmes, reprenne l'enfant quand il parle mal et que volontairement il le corrige avec plus ou moins d'égards ; en revanche, on admet moins facilement qu'un adulte corrige l'expression verbale d'un autre adulte. Si l'on ne comprend pas son interlocuteur, on évitera la plupart du temps de le lui faire remarquer directement, mais on saura lui marquer son malaise pour le laisser de lui-même modifier son expression. Il est d'ailleurs souvent impossible de distinguer ce qui frappe en tant que difficulté de compréhension, de particularité vocale, articulatoire, ou linguistique.

L'enfant comme l'adulte modifie fréquemment son expression, sans

intervention de l'autre, en cherchant intuitivement à lui donner une forme qu'il estimera plus satisfaisante, sans pour autant qu'il l'ait soumise à une analyse rationnelle explicite. Celui qui parle n'a généralement pas une conscience claire des modalités de son expression, qui peuvent cependant apparaître comme des incorrections à celui qui l'écoute; mais ce dernier ne remarque pas chacune de ces caractéristiques et ne les note pas toujours comme des incorrections : une telle distinction n'obéit pas à un jugement objectif.

Ainsi, ne discerne-t-on pas systématiquement les indices de l'expression de son interlocuteur, ni les siens propres; si l'on s'en aperçoit — et il est impossible de définir des facteurs qui pourraient être rendus responsables de cet éveil soudain à un phénomène donné — on ne leur accordera pas dans tous les cas la valeur des particularités d'une parole troublée; ces caractères, même prononcés, n'auront pas systématiquement et d'une manière univoque, une répercussion sur les difficultés de compréhension, pas plus que ces dernières ne seront conditionnées par des traits d'expression spécifiques. Ces particularités de l'expression ne sont pas systématiquement l'objet d'un jugement défavorable.

Bref, la relation entre les modalités de l'expression et la valeur de « fautes » qu'on leur attribuera se révèle être extrêmement variable, inattendue et imprévisible : elle échappe à la régularité nécessaire pour en permettre une élaboration théorique. Est-il possible d'obtenir une certaine stabilité de l'expression dans des circonstances rigoureusement définies? Il s'agit alors de situations artificielles, qui ne sont plus celles dans lesquelles peut émerger une expression authentique; elles sont de ce fait privées de sens et se réfèrent nécessairement à l'aspect d'automate de la parole. Ainsi, les « fautes » dont on a pris conscience dans l'expression, que l'on a ensuite notées, puis fixées grâce au souvenir que l'on en garde, ne peuvent pas être les mobiles exclusifs qui ont déterminé la demande d'une consultation.

Mais alors, quand, où commence et finit la parole troublée, tant dans son aspect de mal parler que dans celui d'être difficilement compréhensible?

Kuhn (1980) fait remarquer que de nombreux malades psychiatriques présentent des troubles d'articulation importants, dont cependant personne ne semble s'apercevoir; on est amené à les corriger spontanément sans même le savoir, parce que l'on est entièrement absorbé à saisir le sens du discours, très difficile à comprendre : ceci détourne notre attention de la forme de l'expression. Liebmann (1901) observait déjà

que plus un enfant présente de difficultés à exprimer sa pensée et moins on peut noter chez lui de fautes d'articulation.

Diatkine (1985) relève la situation particulièrement inconfortable dans laquelle se trouvent les spécialistes de la pathologie du langage infantin, « dans la mesure où toute systématisation de troubles implique nécessairement une certaine conception de l'évolution normale du langage, comprenant non seulement une description suffisante, mais aussi une théorie de l'acquisition ». « ... les classifications les plus descriptives véhiculent des présupposés théoriques souvent difficiles à discuter parce qu'implicites. » On connaît le cercle vicieux dans lequel engage cette démarche.

L'embarras du clinicien consulté pour un problème de langage trouve son origine plus profondément encore dans le fait que le trouble de parole a été perçu, saisi et jugé avant son intervention et par d'autres que lui, ceux précisément qui lui demandent son concours. Or, cette parole troublée n'est pas ressentie, ni perçue, de la même manière par celui qui en souffre, et par celui qui demande la consultation; l'appréhension du trouble et ce que l'on peut en dire ne se fait pas dans le même état de pensée; son approche n'est pas homogène. Il existe, de plus, une impossibilité entre le fait de s'exprimer d'une manière perturbée et celui de pouvoir en même temps parler de la perturbation de sa propre expression; c'est une exclusion absolue de s'exprimer d'une manière incompréhensible et en même temps de parler de ce qui est dit sous cette forme.

La difficulté de cerner cet ensemble de problèmes surgit lorsque le clinicien demande à celui qui consulte de préciser le motif de sa demande et de décrire ce qu'il entend concrètement par ce « mal-parler » de l'autre. Il est vrai que la langue commune non savante n'est pas très explicite et qu'elle n'offre pas à ce propos une grande variété de termes : ceux qu'elle retient paraissent essentiellement, dans leur racine, se rapporter à des mouvements phonatoires particuliers (bégayer, bafouiller, nasonner, etc.), sans explicitation de la notion d'une compréhension difficile. Ceci permet de considérer ces phénomènes d'une manière relativement autonome par rapport à leur auteur et de les reléguer à la périphérie de son expression : on oublie alors que ces mouvements ne s'aperçoivent que dans l'expression verbale. En dehors de la parole, ces mouvements sont insaisissables, perdent toute signification et toute capacité d'être désignés.

Se séparant de l'expression, ces mouvements retrouvent cependant un sens secondaire abstrait dans leur explication et leur définition grâce

au cadre dogmatique de la grammaire scolaire enseignée à tout le monde dès le début de l'instruction obligatoire : pour elle, il va de soi que la parole est une mixture plus ou moins subtile et réussie de lettres, de mots, de phrases, éléments ne pouvant être fixés et définis que par le langage écrit. C'est en recourant, sans y prêter attention, à une telle construction que ceux qui consultent chercheront à préciser les caractères de la parole troublée : « il estropie les mots, les lettres; il retourne, il confond les lettres... » sont des expressions quotidiennes pour le clinicien. Celui-ci n'échappe pas à la description de mouvements phonatoires, confondus avec des opérations physiques sur ces éléments abstraits, opération qui ne se soucie pas du fait qu'un tel procédé est logiquement inacceptable, vu l'hétérogénéité des éléments en présence.

Mais une position théorique, fût-elle contestable comme celle-ci, recèle de grands avantages : possédant de par sa nature la propriété d'être générale, elle permet d'éviter la description différentielle des situations particulières et de les dépasser. C'est à la fois une grande économie et la possibilité de contourner l'obstacle redoutable qui, pour le clinicien, consiste à définir — dans un entretien ou une investigation impliquant la rencontre et la relation entre deux êtres humains —, un ensemble limité de conditions d'aperception des phénomènes de langage.

L'inconséquence d'une telle démarche est pourtant flagrante : on recherche les éléments de langage définis d'une manière abstraite, c'est-à-dire généralisable et universelle, puis on définit la situation dans laquelle ils se produisent. Cette définition reposant sur la nature de ces éléments, il serait étonnant que l'on n'arrive pas à décrire, dans les situations où ils apparaissent, des paramètres eux aussi abstraits, généralisables et universels, qui échappent ainsi au caractère singulier de l'entretien : les tests de langage ne contiennent-ils pas une part importante de cette erreur fondamentale? N'est-ce pas uniquement par de tels procédés que l'on arrive à donner une valeur objective, abstraite, relativement indépendante de toute situation personnelle, à ce qu'on nomme un trouble de langage?

Echappant à la description rigoureuse de la situation où ces phénomènes apparaissent, la position théorique sous-jacente se prive *ipso facto* de la possibilité de sa mise à l'épreuve expérimentale, pour ne devenir que l'objet d'un simulacre d'une telle démarche, qui ne peut que confirmer ses bases de départ ou rester ambiguë, la théorie renfermant en elle-même les preuves de sa vérité.

La critique doit être poussée plus avant. Sortant de la situation de relation avec son malade, le clinicien ne peut alors plus accorder qu'une

valeur objective au langage qu'il aborde : celui-ci se voit dépourvu d'un sens vécu, actuel et personnel. *Cherchant à décrire ce langage perturbé de l'extérieur*, le clinicien est incapable de le faire en termes positifs et ne constate que l'absence de phénomènes langagiers « normaux », c'est-à-dire fixés dans une théorie grammaticale.

Ce point de vue laisse le clinicien dans *l'ignorance des phénomènes qui s'inscrivent dans le mal-parler ou le mal-comprendre, comme de ceux qui ressortent d'une création originale* dans le dialogue. La théorie ne peut décrire ces phénomènes, ni les prévoir : ils restent donc ininterprétables et incompréhensibles au sens de la théorie, explicables seulement au nom d'une déviance par rapport à une norme. C'est ici que la physiologie rationaliste, forte de ses succès spectaculaires dans les sciences biologiques, vient à la rescousse de la grammaire scolaire dogmatique et *vice versa* : les contresens auxquels aboutit l'une quand elle s'applique sans discernement au langage, étaye l'imposture de l'autre, dénoncée avec beaucoup de rigueur et de force par Chervel (*op. cit.*) ; à la conquête d'une même puissance, les deux se liguent dans une mystification à relent scientifique, se fondant dans les pratiques thérapeutiques et pédagogiques qui se sont imposées de tout temps dans les problèmes de langage. Grâce au fait que ces méthodes se sont aujourd'hui fortement institutionnalisées, elles ont pu se solidifier dans des théorifications secondaires, qui, à force de répétitions, sont devenues inaltérables et source, dans l'ère expérimentale actuelle, de nouvelles « recherches » ne pouvant que parvenir à leur confirmation : telle est bien la stagnation séculaire dont il faudrait bien se rendre compte.

C'est à une conclusion analogue qu'arrive Seron (1982), bien qu'en procédant à une analyse différente de celle-ci, quand il écrit, en parlant du clinicien, « ... qu'il lui est bien difficile aujourd'hui de s'appuyer sur les recherches en psychologie du langage, pour discerner un écart pathologique d'un écart à la norme sans gravité. Ceci est d'autant plus vrai qu'il n'y a sans doute pas une, mais des normes, des styles de langage différents ». La démesure des prises en charge, relevée par cet auteur dans ce domaine, confirme l'absolutisme et le manque de limite auxquels mènent l'objectivation outrancière des phénomènes de langage et son utilisation fallacieuse en termes de pathologie.

Par leur démarche, consultant et consulté témoignent d'une réflexion personnelle implicite sur la langue et la parole, qui se caractérise par une assimilation de l'expression verbale à la production de signes définis. On ne peut cependant négliger la conviction que leur interrogation trouve son origine, non pas dans une référence théorique, mais d'abord

dans le fait de ressentir la parole de l'autre d'une manière particulière, à un certain moment et dans une situation donnée, d'être entraîné à y prêter attention et d'y rechercher le « quelque chose qui accroche ». A ce niveau originaire de l'expression créatrice, la distinction entre un style de langage personnel et une parole troublée reste un mystère pour celui qui veut la décrire. C'est dans un deuxième temps, confronté à ce phénomène dont on se souvient parce qu'on l'a isolé, qu'on l'analyse et qu'on tente de l'objectiver comme phénomène singulier, dans certains cas comme « faute » : celle-ci, préliminairement à toute réflexion et à toute référence grammaticale, est-elle distinguable de la manière dont parle quelqu'un dans sa globalité ? N'est-ce pas secondairement que l'on cherche à attribuer de l'extérieur certains traits définis à des phénomènes particuliers de cette globalité, traits que l'on peut alors fixer et dont on peut se souvenir ? Mais alors quel est le sens de cette visée ?

La réalité clinique, en effet, nous montre autre chose que des faits objectivés avec précision. Les personnes qui viennent consulter pour quelqu'un qui parle mal, en général les parents d'un enfant, bien plus que d'être embarrassées de décrire les phénomènes qui les amènent, sont eux-mêmes surprises de ne pas pouvoir se souvenir d'exemples du mal-parler ou de la mauvaise compréhension dont ils se plaignent. Comment d'ailleurs pourrait-on décrire une expression que l'on ne comprend pas et définir le temps, le lieu et les circonstances dans lesquels se passe ce phénomène, ou se souvenir de quelque chose que l'on n'a pas bien compris ? Les parents constatent, étonnés, qu'ils n'arrivent pas à imiter le mal-parler de leur enfant, ni les formes inédites, souvent curieuses et intéressantes qu'il exprime. Le clinicien fait les mêmes observations et sait qu'il lui est impossible, d'entrée de cause, d'imiter la parole troublée, comme le style original de l'expression enfantine, bien plus encore de s'en souvenir ; il n'arrivera à le faire que dans les cas exceptionnels qu'il aura le loisir d'étudier par l'écoute d'un enregistrement, répétée un très grand nombre de fois, comme s'il devait apprendre une langue dont les caractères mouvants ne lui sont donnés que par son intuition.

Si l'on a pu s'entendre sans difficulté sur le mal-parler, à la rigueur le définir par le recours à des notions abstraites et généralisantes, il s'avère impossible de préciser ce phénomène dans le concret et le particulier, ainsi que ses conditions d'apparition.

Si l'on peut s'entendre facilement pour distinguer un enfant qui parle bien d'un enfant qui parle mal, il est impossible de le faire en décrivant son expression à l'aide des notions abstraites évoquées plus haut, car ces descriptions sont non discriminatives.

Le système de la langue « normalisée » auquel on se réfère pour la description efface les traces personnelles, comme celles de leur propre histoire; il est inconcevable qu'un tel système, de par sa structure même, puisse, en même temps, rendre compte de formes originales éphémères et de formes que l'on reconnaîtra comme étant celles d'une parole troublée. Or, toutes distinctions entre ces formes sont immédiatement homogénéisées du moment où elles sont rapportées à des modèles grammaticaux. Comme une telle démarche ne permet pas de procéder à une analyse de la parole en elle-même, elle s'infléchit irrémédiablement vers l'abandon de l'objet de l'investigation, la parole, pour revenir à la position aprioriste générant la notion de « mécanismes » qui la produisent.

L'ambiguïté d'une telle constatation n'échappe à aucun des participants à la consultation : le faux-fuyant est alors de décider d'un examen logopédique systématique approfondi, dont on sait cependant que les conclusions ne permettront pas de sortir de ce cercle vicieux. Rares sont ceux qui ont alors les moyens d'endurer cette perplexité. Ainsi cette maman, très intéressée par les problèmes de langage de son fils de 4 ans, et qui, pourtant très éloignée de préoccupations philosophiques ou linguistiques, déclarait avec quelque humeur en fin de consultation : « Je reconnais très bien une expression sans avoir les références techniques de ce que je sens! Je ressens sans connaître, mais je reconnais... je reconnais sans connaître. Mes contacts avec le monde sont plus basés sur les sensations que sur les connaissances et cette emprise sensorielle m'empêche d'avoir l'esprit clair, plus calme et de pouvoir analyser tranquillement les sensations. Il faudrait pouvoir peindre ou écrire pour exprimer tout ça! »

### *5 / L'embarras du clinicien devant le concept de faute*

La parole troublée ne possède pas en soi de caractéristiques objectives propres permettant de la connaître en tant que telle dans un monde objectif et neutre. Elle n'est parole perturbée qu'exprimée dans un monde commun partagé, où elle est non seulement entendue, mais écoutée. Il ne s'agit pas d'une entité objective et mesurable, comparable aux symptômes physiques d'une maladie somatique, mais d'un phénomène intersubjectif ressenti. Pour être comprise et saisie elle doit, comme chaque phénomène de ce genre, suivre le chemin d'une certaine objectivation, sans pour autant être séparée de la totalité de l'expression. Cette objectivation des phénomènes est assumée par la parole, qui, quand elle est

parfaitement maîtrisée, reste capable d'exprimer à la fois le ressenti, tout en parlant de *ce* qui l'est.

Le problème du mal-parler et du mal-comprendre, de la « faute de parole » et de la pathologie du langage, doit donc être envisagé dans le mouvement incessant qui mêle l'objectivable percevable et le ressenti, la conscience claire et intuitive, c'est-à-dire dans le mouvement du rapport fluctuant que l'homme entretient avec la langue. La description de la parole pose le problème fondamental du mouvement vécu, des différents moments de la présence humaine et de son origine dans le temps. La parole troublée enfin pose le problème d'une certaine manière d'exister de son style et de son échec. La notion d'incorrection de l'expression verbale appréhendée comme faute y apparaît jouer un rôle prépondérant ; elle est aujourd'hui intimement liée au canon d'une certaine grammaire fermement établie sur ses positions aprioristes. Ces notions se fondent sur les concepts, frappés d'évidence, auxquels la grammaire donne naissance, comme produits d'une réflexion logique sur le langage.

Tels semblent bien être la base de l'enseignement et du jugement de l'école, comme aussi le canevas sur lequel vont s'inscrire les descriptions classiques d'un trouble du langage.

Qu'est-ce qu'une faute de langage, qu'est-ce que la correction du langage, avant que le rapport de l'homme à la langue ait commencé à s'objectiver par une séparation progressive de la pensée et du langage ? Qu'est-ce qu'une faute de langage pour celui dont la réflexion sur la langue ne peut s'appuyer sur la connaissance d'une grammaire ? Mais aussi, que sont, à ce stade primaire d'analyse de la langue, ces unités qui, une fois constituées seulement, permettent de localiser la faute, de la définir et de la qualifier : la lettre, la syllabe, le mot et ses catégories, la phrase et sa syntaxe ?

N'y a-t-il pas, dans les limites très restrictives de cette interrogation déjà — sans même pouvoir l'étendre ici à l'ensemble de l'histoire de la faute et au problème de la culpabilité qui la sous-tend —, comme le pressentiment de pouvoir franchir un pas décisif vers la compréhension d'une autre dimension, moins catégorique et plus nuancée, des avatars de la rencontre et du dialogue verbal qu'elle fait naître entre le malade et le clinicien ?

Question que se pose inévitablement le clinicien d'une manière plus ou moins consciente, et qui est terriblement lourde de ses incompétences, à différents niveaux :

— Si le clinicien cherche à décrire son expérience directement vécue dans la langue avec son patient souffrant d'une parole troublée, il se sent



entièrement tributaire des vérités premières de la grammaire scolaire, qui lui apparaissent comme indispensables à toute opération intellectuelle sur la langue; subies, apprises et reconnues dès le début de l'instruction scolaire, pendant une période particulièrement sensible de l'imprégnation d'une certaine manière de voir les choses, de penser et de penser la langue, ces notions, acceptées par tout le monde sans discussion, sont amalgamées à son mode de prise de conscience de la façon de parler. En les mettant en œuvre pour s'exprimer à ce sujet, il donne une forme définitive à des phénomènes mouvants, les nivelle, se prive de la possibilité de s'exprimer autrement, dans les termes de grammaires différentes, desquelles il a d'ailleurs été tenu dans l'ignorance. Il se rend ainsi incapable des comparaisons qui lui permettraient d'étoffer et de nuancer ses descriptions, et se coupe de son expérience personnelle avec son malade; l'appréciation de valeur, intuitive et sensible, de la qualité globale de l'expression, préalable à son découpage en caractéristiques déterminées prenant ensuite la structure de fautes, est refoulée. Mais élevée à un statut objectif, la faute est désignée et définie : stigmatisant alors le malade, elle le rejette dans l'incompréhension de son organicité ou d'un système logique qui lui est étranger. Reposant sur des bases contradictoires et incohérentes, la faute disqualifie le malade, le persécute et l'aliène. Comment, asservi à un tel mode de penser, le clinicien peut-il arriver en même temps à ne jamais se départir de la réalité concrète de sa relation avec son malade? Restant conséquent et rigoureux avec lui-même, peut-il vraiment procéder à une étude méthodique et rationnelle du langage dans une situation clinique? Doit-il alors, devant un patient souffrant d'une parole troublée, envisager d'abandonner son mode de penser « grammatical »?

— S'il désire se reporter aux connaissances réunies par d'autres disciplines, comme l'histoire comparée des langues, de leur grammaire, de la philosophie du langage, et bien d'autres dont il n'a qu'une vague idée, ni le cloisonnement des sciences humaines, ni sa formation personnelle et professionnelle ne lui permettent de toute manière d'y accéder, de les comprendre ou de les interpréter d'une manière critique telle que ce qu'il en tirerait puisse être correctement utilisé dans son expérience quotidienne.

— Si d'aventure, enfin, il arrivait à entrer en contact avec certains chercheurs de ces spécialités, il devrait prendre en compte le fossé qui sépare celles-ci de la clinique; les chercheurs n'ayant pas de contact et d'expérience directe avec les malades, ni de fonctions ou de responsabilités à assumer auprès d'eux, ils ne peuvent en avoir la compréhension dans

sa totalité humaine immédiate : ceci rend difficile le maintien d'un dialogue et d'un travail en commun suivis, au cours d'une période qui devrait être suffisamment longue pour être profitable.

Ainsi, la libération de la notion contraignante de la faute de langage exige-t-elle la modification fondamentale de la conception habituelle du langage, ce qui implique le recours à des connaissances auxquelles le clinicien ne peut s'initier que difficilement : il ne lui reste actuellement qu'à prendre le risque majeur d'une lecture insuffisamment avertie de quelques textes trouvés au hasard de sa quête.

Démuni et incapable d'organiser un outil de réflexion scientifique se fondant sur l'expérience directe de la parole troublée, et non pas sur une formulation théorique de la langue ou une grammaire établie au sein de l'école, le clinicien se demande ce que deviennent le « mal parler » et le « mal comprendre » dans un contexte ne connaissant pas de grammaire constituée, ni peut-être de langage écrit. Dans quelles circonstances ces qualités particulières du langage se sont-elles transformées progressivement en indices, puis en signes de maladie, ou de pathologie spécifique du langage, voire d'un syndrome psycho-organique, d'une altération cérébrale ou d'une malformation anatomique ?

## 6 / *La parole troublée avant l'existence de la grammaire*

Bien avant la constitution, dans le monde occidental, de la première grammaire autonome se distinguant de la réflexion philosophique et qui commence à se former progressivement dès les stoïciens — Steinthal (I, p. 147) estime que l'on ne peut parler de grammaire ni chez Platon, ni chez Aristote (voir aussi Pfeiffer, p. 103) —, on n'avait déjà plus aucun doute sur le fait que le langage ne peut en aucun cas être l'objet d'une connaissance fondée sur la raison et la logique (*epistémé*), contrairement aux mathématiques.

De nombreux points obscurs subsistent dans la démarche de la pensée qui mena finalement à la codification d'une *techné grammatiké* par Denys de Thrace (— 170 à — 90) (Pfeiffer, p. 298). Ce cheminement est marqué par l'opposition des stoïciens Anomalistes, selon lesquels il existe une inhérence du mot à la chose qu'il nomme, aux alexandrins Analogistes, qui défendent le point de vue contraire d'une relation arbitraire entre les mots et les choses (Pfeiffer, p. 250). La cristallisation de ces deux conceptions antagonistes vient du problème bien plus ancien posé par la nature de la relation entre le mot et ce qu'il signifie (Mounin, p. 96) :

- une relation naturelle intérieure (*physéi*) où le mot reflète dans sa substance la réalité qu'il désigne;
- une relation conventionnelle (*théséi*), par accord (*omologia*), ou par agrément (*syndiké*), dans laquelle le mot est lié à ce qu'il désigne par un lien extérieur.

On doit se demander ce que signifie la faute et la correction du langage dans la perspective de l'un et de l'autre de ces points de vue, et comment ces notions se modifient quand elles glissent de l'un à l'autre.

C'est la nature même de leur langue (Lohmann, 1975, p. 8) qui avait mené les Grecs à transformer l'écriture phénicienne en écriture alphabétique. Cette mutation se produisit près de quatre siècles avant le début d'une réflexion explicite sur la langue (les sophistes) : pour comprendre ce changement il est donc impossible d'invoquer la présence à cette époque d'un outillage mental nouveau permettant l'analyse scientifique du langage en différents éléments. Cette métamorphose entraîne l'avènement d'une conscience rénovée de l'expression verbale, qui apparaît alors comme *forme articulée* pouvant prendre une existence autonome : c'est précisément dans le fait de cette articulation d'une totalité avec ses parties qu'il faut rechercher l'essence de la langue; c'est en elle que se dévoile sa fonction logique, inséparable de celle de la pensée (v. Humbolt, 1963, p. 99). Une telle évolution n'est possible que si la langue peut être transcrite : elle n'est achevée que dans les cas où cette transcription est alphabétique (v. Humbolt, 1963, p. 86) (voir plus loin, « Interroger une parole : problème de la transcription », p. 89 sq.).

Aussi n'est-ce peut-être pas par hasard que la légende populaire (non fondée, d'après Vian, 1963) réunit dans un même lieu l'invention de l'alphabet et le drame d'Œdipe, héros du savoir, structure dans laquelle la psychanalyse va montrer l'apparition du processus secondaire (voir plus loin, « Penser et Parler », p. 193 sq.).

Faut-il rechercher la cause du manque quasi total de curiosité des Grecs pour des langues différentes de la leur (Mounin, p. 94) dans la structure de pensée inédite que crée l'alphabétisation de leurs idiomes, et avec elle une conception du monde radicalement différente et clivée de celles des autres peuples voisins ? Y voir une attitude de sauvegarde contre la menace que représentait pour eux l'invasion constante de dialectes étrangers ? Le clinicien ne peut ignorer l'importance de ces facteurs dans son appréciation de la « pathologie » d'un langage, qui ne peut pas davantage s'abstraire des exigences contemporaines quant à sa correction. Pour les Grecs de la période archaïque, comme ceci est fréquent

dans les peuplades primitives, celui qui ne parlait pas leur langue était considéré comme ne parlant pas et leurs productions sonores assimilées à celles des animaux (Mounin, p. 94-95) : en lui donnant le nom de « barbare », ils lui conféraient le caractère global et général de ne pas être grec dans toute sa nature, son attitude et son comportement, et non seulement dans sa manière de parler, qui, plus tard seulement, résumera les particularités de l'être humain, puisqu'elle en est le comportement le plus perceptible (Holtz, p. 136).

A *barbaros*<sup>1</sup> était opposé *soloikos* : les Grecs qualifiaient ainsi l'attitude et les conduites grossières, rustres, des habitants grecs — selon une étymologie douteuse, mais habituelle —, d'une colonie grecque en Cilicie, Soles, selon une autre étymologie, des habitants grecs des montagnes et des cavernes; ils s'opposent aux habitants de la cité, Athènes. Plus tard c'est donc le parler de deux régions différentes qui distinguera la correction de l'incorrection du langage (Holtz, p. 138).

Très précocement on peut ainsi différencier deux modes de mal parler, de fautes de langage, le barbarisme et le solécisme.

C'est sur la base des poèmes épiques primitifs écrits dans une langue grecque commune que le peuple grec a trouvé son unité : pour les interpréter, les rhapsodes y réfléchissent, les adaptent et les modifient; le fait qu'ils soient écrits limite ces transformations, stimule la réflexion et fait naître la critique. Leur successeurs, les sophistes, cherchent à expliquer la poésie archaïque, y font des observations linguistiques, tentent des définitions, des classifications : la poésie change alors de valeur et devient la base de l'éducation. C'est dans la correction du langage qu'il faut chercher la vérité, dont les auteurs anciens donnent le modèle : Protagoras résume cette nouvelle attitude vis-à-vis de la langue dans la notion d'*orthoépîe*. Mais il ne s'agit que d'une suite de recettes puisées chez les auteurs, et les sophistes échouent à donner des règles organisées pour comprendre la construction de la langue. La notion de faute reste ponc-

1. L'étymologie de « barbare » est intéressante pour la clinique : sa racine indo-germanique « baba » est une onomatopée, analogue d'une lallation, renvoyant à un parler confus non articulé, dont sont issues la plupart des formes exprimant le langage enfantin et les différentes catégories de troubles de parole : babiller, bavarder, *lallen*, *stammeln*, *stottern*, bégayer, balbutier, *plappern* (claquer des dents) ; son dérivé, « barbar » a donné *baskanos* : décrier, ensorceler, calomnier, fasciner. La racine voisine « bha » signifie « parler », la parole, la raison, alors que « bher » signifie le bruit de la mouche, de la guêpe ou du hanneton, mais aussi le cri de la vache (Pokorny, I). Or, on sait qu'une des altérations les plus importantes pour les logopédistes est celle du « r » dans ses différentes formes allophoniques et sa substitution par le « l » (voir plus loin, lambdacisme).

tuelle, non généralisable en dehors des exemples concrets où elle est dénoncée. Cependant, Gorgias distingue le logos de la musique et de la métrique : il découvre qu'il peut avoir une action tout aussi grande que la poésie. On peut penser qu'il s'agit d'un pas important pour apprécier la correction du langage relativement à d'autres discours que celui de la poésie (Pfeiffer, 1978, p. 33 s. et 71).

Aristote décrit différentes parties de l'élocution (*Poétique*, 20 : 1456 b 20-22).

Il sait que les lettres diffèrent suivant les formes que prend la bouche et suivant l'endroit où elles se produisent (1456 b 30-33); il distingue différentes espèces de noms : le nom courant — celui dont se sert chacun de nous —, le nom insolite (*glotta*) — celui dont se servent d'autres hommes —, de sorte que le même nom peut être « nom courant » et « nom insolite », mais pas pour les mêmes hommes; la métaphore; le nom d'ornement; le nom formé par l'auteur (néologisme); le nom écourté, ou allongé; le nom modifié (1457 b 1-6). L'élocution doit avoir comme qualité d'être claire sans être basse. Or elle est tout à fait claire quand elle se compose de mots courants, mais alors elle est basse. Elle est noble et échappe à la banalité quand elle use de mots étrangers à l'usage quotidien : le mot insolite, la métaphore, le mot allongé et d'une façon générale tout ce qui est contre l'usage courant. Mais si on compose l'élocution de tous mots de ce genre, il y aura ou énigme ou barbarisme; énigme si on la compose de métaphores, et barbarisme si on la compose de mots insolites (*Poét.*, 22 : 1458 a 18-26).

Dans son rôle qui est de représenter les choses, le poète les rend au moyen de l'élocution, qui comprend le mot insolite, la métaphore et de nombreuses altérations du langage, car nous les permettons au poète (*Poét.*, 25 : 1460 b 11-13), dit Aristote. (Aristote emploie *pathé* également dans le cas du bégaiement, *De aud.*, 804 b 27-38, p. 167-168 : il s'agit donc bien d'un « mal », d'une souffrance, d'une affection, ici d'une souffrance de la parole, de l'élocution.)

En matière de poétique il peut y avoir deux sortes de fautes, celle qui se rapporte à l'art poétique et celle qui est accidentelle : quand le poète n'a pas réussi par impuissance, c'est une faute de l'art poétique, mais si c'est parce qu'il s'est mal représenté la chose, ou si la faute est relative à une science particulière, ou s'il fait entrer dans le poème des choses qui sont impossibles, la faute ne se rapporte pas à l'art poétique même. Par conséquent, il faut se placer à ces points de vue pour répondre aux critiques qui concernent ces problèmes, voir à laquelle de ces catégories appartient la faute (*Poét.*, 1460 b 11-32).

Pour voir si telle parole ou telle action d'un personnage est bien ou non, il ne faut pas faire l'examen en considérant simplement l'action ou la parole en soi, voir si en soi elle est élevée ou vile, il faut encore consi-

dérer le personnage qui agit ou qui parle, et à qui il s'adresse, quand il agit ou parle, pour qui, pour quoi (*Poét.*, 1461 a 4-8).

Ainsi, tout ce qui n'est pas d'usage courant peut être, soit une faute, soit un procédé poétique. Les modifications qu'utilise le poète énumérées par Aristote, correspondant déjà aux modifications du langage qui sont aujourd'hui retenues dans la symptomatologie des troubles du langage, à la différence toutefois que les altérations du langage sont toujours envisagées au niveau des modifications du mot pris dans sa totalité, et non pas aux niveaux des « phénomènes » : même à ce niveau du mot, comme unité de signification (alors que les phénomènes en sont dépourvus), ces modifications sont, en elles-mêmes, en dehors de la situation où elles se produisent et du personnage qui les exprime, non significantes et ininterprétables. Que dire alors d'une faute qui serait décrite en termes de phénomènes ?

### 7 / *Le mouvement troublé de la parole*

Les altérations de la parole, avant son allégeance à une doctrine grammaticale constituée, sont envisagées par Aristote aussi, dans une perspective différente de la référence à la langue commune, quand il les rapporte aux mouvements de la respiration, de la bouche et de la langue :

Quand la langue est déliée, elle est capable de former toutes sortes de sons. Ce n'est pas le cas quand elle n'est pas assez mobile et que les « organes » sont trop lents pour donner suite au besoin de parler : ainsi chez les petits enfants, les personnes âgées et celles qui sont ivres ; ils ne sont pas maîtres de leurs mouvements. On observe alors deux genres de difficultés :

- les cas où la force n'est pas suffisante pour former certains sons déterminés (lambdacisme), mais où tous les autres sont bien formés (τραυλος);
- les cas où certains sons ou certaines syllabes manquent (ψελλος). (*Part. anim.*, 660 a 22-27; *Hist. anim.*, 536 b 5-8; *Probl. phys.*, XI, 30; XI, 37.)

Le terme de souffrance revient au sujet d'une troisième catégorie d'altérations de la parole, celle où la personne est incapable de s'exprimer d'une manière cohérente et de réaliser rapidement des liens entre les

sons, les syllabes et les mots, bien qu'elle puisse exprimer tous les sons (*ισχυροφωνος*)<sup>1</sup>.

L'âme est animée d'un mouvement exagéré, le besoin de parler est plus grand que la capacité de le faire et la langue n'est alors plus au service de la pensée. L'excitation de l'âme entraîne un refroidissement des mots et de l'endroit où ils sont produits, et un engourdissement de l'organe intérieur de la parole : celle-ci s'arrête sur cet obstacle et sur le mot; la force qui l'anime et son mouvement ne sont plus de même nature que lorsqu'elle ne rencontre pas d'obstacle. La personne peut alors difficilement modifier le mouvement de la langue quand il s'agit de prononcer un autre son ou un autre mot avant que le premier n'ait été atteint et ceci ne devient possible que lorsqu'un autre mouvement sera initié, car le mouvement de la langue et celui de la respiration restent emportés dans l'élan de leur premier mouvement sans pouvoir être infléchis vers un autre but. Le mouvement de parole reste figé dans une direction et il se répète : il ne peut se dégager de cette position que lorsque le mot visé aura été atteint (*Probl. phys.*, X, 40, 895 a; XI, 30, 902 b; XI, 36, 903 b; XI, 54, 905 a; *De Aud.*, 804 b).

Les personnes qui souffrent de ce trouble de parole (*ισχυροφωνος*) souffrent aussi de mélancolie, car les mélancoliques présentent les mêmes troubles du mouvement :

Le mélancolique est trop excité par les images et de ce fait son âme reste en mouvement dans une mesure dépassant la normale. Ceci rend impossible la formation des perceptions et de la conception des pensées, c'est-à-dire la compréhension (*ἐπιστέμω*), qui signifie « faire s'arrêter l'âme ». Ainsi privé de sa faculté délibérative, le mélancolique est privé de réminiscence, mais une grande tension d'esprit persiste en lui, même lorsqu'il a abandonné tout effort de remémoration. Cette tension lui échappe, de la même manière qu'il ne dépend plus de la personne d'arrêter le mouvement de la pierre qu'elle a

1. Le terme de *ισχυροφωνος* est traduit par « bégaiement », en allemand *Stottern*, en français bégaiement est également utilisé pour *ψελλος*. Comme clinicien ignorant des problèmes d'interprétation des textes originaux, nous nous sommes néanmoins permis de nous demander si une telle traduction rendait exactement les phénomènes décrits : le fait d'être incapable de réunir les mots, de rester figé sur un mot, de le répéter, de parler d'une manière incohérente, ne se trouve pas exclusivement dans le bégaiement, mais dans les troubles du langage d'une manière générale, notamment les dysphasies, y compris les jargons, éventuellement même les schizophasies ou le langage des déments (« salades de mots »). Flashar signale d'ailleurs que le terme d'*ισχυροφωνος* ne correspond pas à une entité bien définie, mais qu'elle se réfère bien à des unités de signification et pas à de simples « lettres » ou sons. Traduire en français par bégaiement le terme de *ψελλος* paraît inexact. Remarquons que les parents emploient souvent le terme de bégayer pour dire que leur enfant parle mal, tant dans les cas de dyslalie que dans ceux de dysphasie, voire même dans les troubles d'articulation limités (sigmatisme, parasigmatisme, etc.).

*Ψελλος* semble être rendu de manière plus satisfaisante par le terme de « dyslalie » (v. Christie *et al.*, 1977).

lancée; cette tension met en mouvement l'organe sensoriel, trop fluide dans l'état mélancolique, qui ne s'arrête pas tant que l'objet cherché n'aura pas été ramené dans l'esprit. La violence des sensations du mélancolique, incapable d'attendre que l'objet soit près de lui, tirant sur lui de loin, atteint facilement son but; il imagine rapidement la suite de ses mouvements, enchaîne les faits les uns aux autres, comme dans une composition serrée ne développant qu'une seule idée du commencement à la fin (*Probl. phys.*, XI, 38, 903 b; XXX, 14, 956 b, 957 a; *Parv. nat.*, 453 a, 464 a).

Dans cette conception, le trouble du langage naît dans la pensée mélancolique par un engourdissement de l'organe de la parole et des mots, provoqué par ce surplus anormal d'excitation, entraînant une modification fondamentale des qualités du mouvement articulé vécu en un mouvement analogue à celui de la pierre lancée, échappant au contrôle de la personne. Un tel mouvement, soit excitation pure incohérente et sans forme, soit entièrement dirigé et fixé sur l'objet qu'il cherche, n'est pas à même de maintenir les sons, les syllabes, les mots en une totalité mélodique harmonieuse, le discours : alors ils se séparent pour apparaître comme des éléments indépendants. Il s'agit donc d'une *pathologie du mouvement de parole*. Ce dernier est qualitativement et de nature différente du mouvement créateur et original de celui qui, en bonne santé et dépassant toute notion de norme, peut s'exprimer spontanément et en toute liberté. Dans cette perspective, le mouvement de parole, normal ou pathologique, n'est pas distinguable du mouvement vécu global de toute la personne, ni du mouvement de sa pensée. Une référence spécifique de ce mouvement de parole à la langue commune n'est que relative, puisque les caractères de l'expression langagière ne peuvent être appréciés que dans le cas particulier d'une personne déterminée parlant dans une situation donnée.

Tel était l'état de la réflexion sur le langage et ses troubles, avant la constitution d'une véritable grammaire autonome.

## 8 / *La naissance d'une grammaire autonome*<sup>1</sup>

Comment, à la suite d'Aristote, la grammaire va-t-elle se constituer d'une manière autonome et que deviendra la notion de faute dans cette nouvelle perspective ?

1. Pour les chapitres concernant la grammaire antique, nous nous sommes largement inspirés du travail extrêmement riche de Holtz, au point que nous n'avons pu, bien souvent, éviter d'amalgamer au nôtre le texte de l'auteur, au risque d'en altérer peut-être le sens et sans pouvoir dans tous les cas en noter la référence exacte : on voudra bien nous en excuser.



Les stoïciens (Chrysippe, ~ 277 à ~ 208-204?) devant le problème de leur logique et celui de la recherche du vrai et du faux montrent que les amphibologies qui paraissent exister dans la pensée ne sont en réalité imputables qu'aux propositions qui l'expriment (Bréhier, p. 28). Il est possible, en effet, que le langage soit ambigu sans que la pensée soit imprécise ou confuse, d'où la nécessité de distinguer ce qui appartient à la pensée elle-même de ce qui appartient à l'expression verbale, de discerner les propriétés du langage et celles de la pensée. Avec les stoïciens, la logique entière se transforme en dialectique, qui devient une science et un instrument dont ils fixent les lois : ce dernier permet de donner aux opinions incertaines et instables le caractère de croyances fermes et systématiques, réalisant une conviction inébranlable de la vérité ou de la fausseté de la thèse en question (Bréhier, p. 63). L'objet de cette nouvelle science ne peut pas être toute la réalité, mais *uniquement ce qu'on peut exprimer par le discours*, considéré comme une suite de mots ayant un sens complet : la pensée du dialecticien stoïcien est ainsi inséparable du langage qui l'exprime (Bréhier, p. 69). Quelques points de repère pourraient permettre d'entrevoir les répercussions de cette nouvelle manière de penser sur l'analyse grammaticale du langage.

Diogène de Babylonie, ambassadeur d'Athènes à Rome au moment de sa conquête de la Grèce (séjour à Rome en ~ 155, mort en ~ 151), élève de Chrysippe, définit le son de la voix, puis distingue deux notions fondamentales, la *Lexis* du *Logos*. La *Lexis* est le son articulé tel que le fixe l'écriture, le son du langage, le groupe sonore, le mot, pouvant être dépourvu de toute signification; le *Logos* est l'enchaînement des sons, des mots, porteur obligatoirement d'une pensée, émis sous l'influence de la raison et impliquant la chaîne du discours (Holtz, p. 9).

Quels sont les rapports entre l'objet et le nom qui le désigne d'une part, le signifiant et le signifié d'autre part ?

Pour les stoïciens, le nom d'une chose porte son empreinte matérielle; il nous livre directement la vérité sur cette chose; ce n'est pas une convention arbitraire.

Le mot est la nature même des choses, la signification naturelle des choses, la révélation de la vérité des choses; il y a donc une différence de nature entre le signifiant et le signifié, ce dernier étant la représentation rationnelle que le mot évoque. Cette conception « anomaliste », qui respecte le foisonnement spontané du langage, est l'opposé de l'Analogie des Alexandrins, principe vecteur du langage, qui met en jeu un ensemble de règles artificielles faisant violence à la langue (Holtz, p. 8), issues des conventions et des usages qui ont mené arbitrairement à l'attribution d'un nom déterminé aux choses.

Selon la conception stoïcienne, la capacité de se lier dans une unité de pensée pour former un discours est inhérente au mot lui-même, dans le cas où il a un sens, c'est-à-dire seulement quand il est dans la perspective d'une partie du discours : il semble alors qu'il ne soit pas réductible à un ensemble d'éléments dépourvus de sens, ni le porteur en soi d'une signification isolée, qui pourrait être ensuite reliée à d'autres par un lien extérieur, une pensée étrangère au mot lui-même et séparée de lui.

En revanche, le mot, dans son apparence sensible qui se modifie en fonction de la chaîne du discours, est considéré comme une substance, un corps, composé de sons, qui peut subir des modifications physiques, auquel on peut ajouter et retrancher quelque chose, dans lequel il est possible d'intervertir les éléments qui le constituent et de les substituer les uns par les autres. La distinction entre *Lexis* et *Logos* amène à réexaminer le problème de la permanence du mot quand il est lié au sens dans le discours, de l'« être » d'un mot, par opposition aux altérations qu'il peut subir dans sa substance, les « accidents », les manifestations superficielles par lesquelles il nous apparaît (Holtz, p. 69).

Continuant de faire partie d'un tout, les modifications de cette substance n'altèrent pas la totalité, qui garde sa permanence, son essence.

L'objet (το τυγχανον) tel qu'il se manifeste dans la représentation que l'on en a, de même que le son qui le désigne (το σημαινων) sont des corps. Mais ce qui est signifié par ce son (το σημαινομενον), prédicat de l'objet, est une réalité incorporelle (ασοματων) : c'est un exprimable (λεχτων). L'approche de la vérité se situe au niveau de l'exprimable : en effet, toute proposition (αξιωμα) se définit par un λεχτων complet qui est alors obligatoirement soit vrai, soit faux. La dialectique est donc ce qui permet de distinguer la vérité de l'erreur (Holtz, p. 8).

Cette nouvelle analyse permet de mettre en évidence un caractère spécifique du fait linguistique et d'envisager un aspect du langage comme objet matériel, qui peut être décrit et analysé pour lui-même. Mais elle rend aussi toute pensée tributaire du langage : le signifié n'existe que par son signifiant; toutes les catégorisations grammaticales ne pourront jamais être purement fonctionnelles : elles devront toujours se référer plus ou moins étroitement à la signification (Holtz, p. 9), elle-même, faudrait-il ajouter, inséparable du dialogue.

Le grand débat entre analogistes et anomalistes va permettre la classification des faits linguistiques multiples, ceux notamment qui découlent des dialectes grecs, et leur comparaison. C'est dès lors en partant d'une conception abstraite et logique du langage que l'on passe à l'étude

de la langue comme cas particulier (Holtz, p. 10) : ce nouveau point de vue introduit la possibilité d'une étude descriptive objective du langage et permet de *se dégager d'un point de vue normatif* (Holtz, p. 9). Ainsi, « les stoïciens peuvent-ils être considérés comme les véritables créateurs de la grammaire » (Holtz, p. 8).

La distinction stoïcienne permet d'envisager l'analyse du langage à différents niveaux :

- le premier est l'étude des éléments constitutifs du mot écrit, lettres et syllabes, pour aboutir à la *Lexis*;
- le deuxième est l'étude des parties constitutives du discours, porteuses non seulement d'une signification, mais d'une *aptitude à s'enchaîner dans le discours*, c'est-à-dire des mots en tant que parties entrant dans la composition de l'énoncé pour constituer une unité de pensée;
- le troisième est celui des qualités et défauts du discours (Holtz, p. 59).

Les notions stoïciennes de *Lexis* et de *Logos* vont être génératrices d'une grande partie des concepts de la grammaire (Holtz, p. 9), formulée pour la première fois par Denys le Thrace en ~ 100, élève d'Aristarque et professeur aux célèbres écoles de Rhodes : sa *techné peri phones* se ramène essentiellement à une « analyse abstraite, toute formelle, de la langue grecque qu'elle décompose et résout en éléments simples soigneusement classés et définis... : les lettres (voyelles longues, brèves, mixtes, diphtongues), les syllabes (longues, brèves, communes; une syllabe peut être longue de huit manières : trois par nature, cinq par positions, etc.), puis les huit parties du discours. Purement analytique, elle décompose sans jamais opérer de synthèse; d'où l'absence totale de rien qui corresponde à la syntaxe. Les siècles suivants ne trouveront à y ajouter que quelques notions générales de prosodie et de métrique... » (Marrou, I, p. 256-257). S'agit-il d'une simple reprise des descriptions et des distinctions déjà faites par Aristote (*Poétique*, 1456 b) ou des indices d'une évolution du rapport de l'homme à la langue dépassant la distinction *Lexis-Logos* comme articulation d'une totalité du discours, pour mener à sa dissociation en éléments indépendants les uns des autres, sans rapport interne entre eux ?

La généralisation et l'objectivation des principes élaborés pour le grec et par les Grecs peuvent dès lors être appliquées au latin. L'étude du langage, forcément abstraite, passe à l'étude concrète de la langue; les faits de la langue latine sont dès lors considérés en eux-mêmes, ce qui oblige à prendre conscience de leurs convergences et de leurs divergences d'avec le grec (Holtz, p. 10).

Prenant distance des positions théoriques qui s'affrontent et plaçant l'étude de la langue sous le primat de sa correction et de sa beauté, Varron (Rome, ~ 116 - ~ 27) définit la latinité, c'est-à-dire le parler correct, par quatre qualités : la nature, la règle, l'usage et l'autorité de l'écrivain de renom. L'homme reçoit le langage de la nature (relation inhérente de la forme sonore du mot et de son sens); sur cet héritage s'exercent certaines règles (analogie) et une certaine force de renouvellement par l'usage, à laquelle s'ajoute, si nécessaire, l'autorité d'un écrivain de renom. La querelle entre les anomalistes et les analogistes est ainsi surmontée (Collart, p. 14).

Particulièrement attentif à l'étude des sons du langage, Varron poursuit la description de leurs propriétés (Collart, p. 11) : comme objets matériels, ils en prennent les dimensions physiques, la longueur, la hauteur. Il définit également les qualités expressives des syllabes : elles peuvent être rugueuses ou lisses, étalées ou rabougries, dures ou moelleuses. Il s'agit de définitions qui ressortissent de la physique et de l'esthétique plus que de la grammaire. A-t-il établi une classification des sons selon leur mode d'émission et leur point d'articulation ? Il précise en tout cas clairement : « un son pour chaque signe, un signe pour chaque son » et il supprime les lettres qui font double emploi pour désigner les sons du langage (Collart, p. 12).

Pour Varron enfin, « la grammaire prend sa source dans l'alphabet; l'alphabet se présente sous la forme de lettres; les lettres s'assemblent en syllabes; une réunion de syllabes donne un groupe sonore; les groupes sonores s'assemblent en parties du discours; par leur somme les parties du discours forment le discours; c'est dans le discours que s'épanouit le bien parler; on s'entraîne au bien parler pour éviter les fautes ». Ainsi décrit, le langage offre *l'apparence d'un ensemble harmonieux*, dont tous les composants s'unissent les uns aux autres (Holtz, p. 58) et la grammaire s'intègre à la fois à un système cohérent de la connaissance et à celui de la culture littéraire : elle devient un cadre de pensée (Collart, 19). Le clinicien d'aujourd'hui y trouve d'ailleurs le caractère familier de la manière de penser la langue et le langage dans laquelle s'est faite toute sa scolarité.

La cohérence d'un tel schéma entraîne cependant le nivellement de distinctions fondamentales et l'homogénéisation de notions de natures différentes, comme celles, par exemple, qui marquent les éléments dépourvus de signification et ceux qui en sont l'expression : on ne se demande plus, ici, notamment, si le sens est déjà dans les sons eux-mêmes (Holtz, p. 61). On pourrait s'étonner que la science antique du langage,

pas plus que les sciences modernes, ne semble avoir été à même de créer un mot spécifique exprimant le fait qu'un son ou un bruit appartient au langage, par opposition à ceux qui n'en font pas partie<sup>1</sup>. L'expression composite « son du langage » traduit bien cette ambiguïté, tout en montrant la nécessité de recourir à l'intention dans laquelle est produit ce phénomène acoustique pour en déterminer la valeur.

Confondant le son et la lettre, on décrira dès lors un son comme simple, s'il correspond à une lettre unique, un son ou un mot comme complexe s'il nécessite plusieurs lettres pour être transcrit, une unité du discours comme simple si elle correspond à un premier niveau d'analyse et ainsi de suite pour les autres unités, de plus en plus complexes selon la théorie, considérées comme constitutives du discours.

### 9 / La scolarisation de la grammaire

La réflexion philosophique sur le langage ne peut être séparée de celle faite sur son apprentissage et son enseignement. Ces deux visées sont en interactions permanentes, liées dans le problème des origines, du développement et du maintien d'une culture, ou de l'assimilation de deux cultures différentes. C'est par le biais d'une théorie implicite échappant à l'analyse critique, bien antérieure à celle de la grammaire (Marrou, I, p. 228 s.), que le pédagogue envisage l'apprentissage du langage par l'enfant : tout se passe comme s'il allait de soi qu'il doive se faire en commençant par les sons du langage, puis les syllabes, puis les différentes catégories de mots, allant des plus simples aux plus complexes, car l'acquisition ne se conçoit que progressivement selon un ordre de difficulté croissant, pour s'achever, d'abord, dans un discours exprimant correctement une pensée claire et s'épanouir, enfin, dans la beauté de l'expression. Il s'agit d'une programmation temporelle contraignante de ces différentes étapes : celle qui est considérée comme plus complexe ne peut être abordée que lorsque le stade qui lui est directement inférieur est maîtrisé. Il va de soi encore que ces pas successifs coïncident tout naturellement avec les différents niveaux d'analyse logique de la grammaire selon le schéma varronien. *L'homogénéité de deux ordres de phénomènes qui n'ont en réalité rien de commun entre eux, est ainsi posée en fait, elle*

1. On remarquera que les Grecs distinguaient φωνή, la voix imprécise, de φθογγος, la voix claire, intelligible (Aristote, *De audib.*, 801 b) ; cette distinction paraît être très importante dans l'appréciation d'un trouble du langage, mais il semble qu'elle ait subi elle aussi un certain nivellement avec le développement de la grammaire.

ne peut être remise en question, puisqu'elle ressort du même mode de pensée.

Il est cependant difficile de savoir quelles sont, à l'époque, la part de la pression d'une exigence pratique directe de l'école dans le succès de ce schéma et celle de l'utilisation qu'elle en a faite secondairement comme modèle. Il permettait, en effet, à l'école de structurer son enseignement d'une manière plus méthodique et, à ses yeux, moins arbitraire, puisqu'il s'agissait du résultat du travail des savants, lui donnant la possibilité d'asseoir plus solidement son autorité technique et sociale. Ce n'est en tout cas pas sans intérêt de noter la simultanéité de l'épanouissement de la grammaire dans ce schéma logique et du passage, en philosophie, de la conception stoïcienne moniste de l'homme et de la maladie à la représentation dualiste de l'âme séparée du corps (Pigeaud, 1984) : Cicéron explicite ce tournant de la pensée dans ses conférences à ses nombreux amis réunis en sa villa d'été de Tusculum, en juin ~ 45, en même temps qu'il échange une de ses œuvres avec son ami Varron, qui, en retour, promet de lui dédicacer sa *De Lingua Latina* (Collart, 1954)<sup>1</sup>. C'était en pleine guerre civile, deux ans avant son assassinat, marquant l'écrasement des républicains. L'entrée dans l'époque impériale était toute proche : elle allait devenir celle d'une civilisation à caractère universel.

Un bref rappel historique des changements survenus dans la manière d'envisager le langage contribuera à maintenir à l'esprit du clinicien quelques distinctions indispensables lorsqu'il doit recourir à des notions grammaticales pour aborder les phénomènes de langage.

Holtz (p. 60) remarque qu'il faut remonter plus haut que les philosophes de la Grèce classique pour trouver les origines du schéma de Varron, issu des stoïciens : « On n'a jamais, à notre connaissance, souligné que ce schéma semble venir en droite ligne du Cratyle, quand Socrate... définit la méthode à suivre pour rendre compte de la formation des noms primitifs : la perspective est essentiellement dynamique... C'est celle (la méthode) qu'emploie le peintre pour créer son tableau... On ne remonte pas du *Logos* vers ses éléments constitutifs, mais à l'inverse on reconstruit le langage en appliquant une sorte de *méthode génétique* : il s'agit de tout autre chose qu'une méthode conceptuelle. »

Qu'on le considère sous l'angle de son développement culturel, personnel, ou de sa mise en œuvre dans l'acte de parole, toujours dialo-

1. Cicéron était en deuil de sa fille bien aimée, Tullia, décédée en février ~ 45. Ces conférences ont été rédigées l'année suivante, après l'assassinat de César.

gique, le langage apparaît ici comme l'épanouissement d'une forme vivante chaque fois nouvelle, qui s'articule en différentes parties dans un mouvement mélodique et rythmique : cette articulation lui donne son autonomie, condition de son originalité et de son sens. Chacune de ces parties est ressentie comme participant à l'unité de la forme, sans que leur modification en altère la signification, de même que la signification tout entière émane de chacune des parties.

En prenant le risque de les limiter à certains aspects, les conceptions, par ailleurs très éclectiques, de Varron (Collart, 1978), dans le schéma discuté plus haut et qui paraît les résumer, marquent un tournant. Avec Mélampous, deux siècles plus tard, ce schéma fonctionne alors tout aussi bien dans le sens d'une décomposition en éléments que d'une construction d'un ensemble à partir de ces éléments : il présente le discours comme un conglomérat de pièces indépendantes qui s'emboîtent les unes dans les autres pour composer un ensemble (Holtz, p. 58); elles nous apparaissent liées entre elles par des relations extérieures étrangères à leur nature propre, interchangeables comme celles d'une machine; leur juxtaposition correcte exige leur définition précise, la stabilité et la permanence de chacune d'elles. La modification de l'une de ces parties compromet la structure de l'édifice, qui se présente comme un montage maintenu en équilibre par les forces mécaniques qu'elles exercent les unes sur les autres. La rigueur demandant que l'on reste strictement dans ce schéma sans faire appel au moment de ses défaillances à des notions qui sont étrangères, il devient alors difficile de saisir les mécanismes par lesquels ce schéma se charge d'une signification, le moment où ces mécanismes se produisent et leurs causes; il devient ainsi hasardeux de chercher à préciser les facteurs permettant de juger de sa correction et de sa beauté.

Inversement, si la correction du langage et le bien parler ne peuvent prendre leur sens que dans le discours constitué, il doit en être de même de l'incorrection et des fautes, mais on doit alors admettre que ces qualités caractérisent déjà les parties indépendantes qui le composent, ce qui mène à un contresens.

Il reste donc problématique, pour rendre compte des phénomènes de la parole troublée dans le but d'en comprendre la nature et le sens, de chercher à réunir dans un seul et même jugement les notions de correction et de beauté de l'expression verbale, impliquant nécessairement le recours à une norme, et les notions de vérité et de cohérence logique du discours qui, se fondant sur l'analyse grammaticale, devraient se dégager du point de vue normatif : l'harmonie apparente d'une telle perspective

semble bien n'être qu'une illusion. Peut-être utile et pratique en pédagogie, ce schéma est insuffisant en clinique.

De plus, l'emboîtement successif réussi d'*unités du discours* fixées pose le problème de leur fabrication selon un modèle déterminé et de leur correspondance biunivoque avec des *éléments de pensée* tout aussi rigoureusement définis : les unités du discours ne peuvent être réalisées que par une mécanique capable de reproduire les mêmes formes fixes et permanentes à volonté, grâce à des conditions d'émission et des points d'articulation précis; les éléments de sens, par des mécanismes de découpage et d'isolation de la pensée. On connaît l'impasse à laquelle mène l'automate cartésien de la parole; son ferment semble bien exister dès la constitution de la grammaire latine comme science autonome. La correction du langage et sa beauté sont inévitablement ramenées à la beauté et à la bonne tenue de l'organe physique, séparé de la pensée.

#### 10 / *L'école, demeure de la grammaire*

Comment la pratique scolaire s'est-elle alors modifiée dans cette nouvelle perspective dualiste, celle de la séparation de la pensée et du langage, du sens et du signe linguistique? Quelles sont les relations entre l'institution scolaire et l'évolution de la grammaire?

Au début de la période grecque classique, la *grammatiké* consistait à apprendre la lecture et l'écriture. Après la mort d'Alexandre et la prise de conscience d'une communauté intellectuelle grecque, qui s'exprime dans la création du Musée d'Alexandrie (~ 290), héritage scientifique du Musée d'Aristote, elle prend le sens d'une science ayant pour objet l'étude des documents écrits : c'est dans le mouvement de la recherche désintéressée dans les sciences naturelles et les sciences exactes que naissent la philologie, l'histoire littéraire et la critique, avec le recensement de toutes les œuvres littéraires (Callimaque, ~ 315-~ 240, puis Aristarque, ~ 220-~ 143, qui est le symbole de la *grammatiké* alexandrine), début de la science érudite.

Parallèlement, on assiste à la création de l'école hellénistique comme institution durable (premières années du ~ III<sup>e</sup> siècle) : ceci va poser le problème du rapport entre les maîtres d'école et les savants (Holtz, p. 5).

De par sa mission, l'école doit pouvoir s'appuyer sur des notions stabilisées et assurer leur pérennité, sans lesquelles l'enseignement ne peut trouver sa cohérence : l'enfant ne peut être confronté dans son éducation à des principes contradictoires et il appartient à l'école de procéder aux choix nécessaires, sans les discuter et les remettre en



question à chaque occasion : elle doit également décider les œuvres que l'on étudie et celles que l'on n'étudie pas, qui seront celles des esprits curieux laissant les questions ouvertes, inappropriées à servir d'exemple et en rupture avec la tradition. Ainsi va se définir la notion de ce qui est faux et de ce qui est juste, de ce qui est correct et de ce qui ne l'est pas. Cette perspective de l'école est en opposition catégorique avec celle du savant, qui continue à réfléchir et à discuter les notions et les connaissances qu'il étudie.

La *grammatiké* est essentiellement, à cette époque, la lecture expliquée des textes, et surtout des textes poétiques qui restent la référence de tout enseignement : elle est essentiellement axée sur l'étude d'une langue donnée. Les premières réflexions des sophistes sur la langue se développent chez les philosophes, avec des questions sur l'origine du langage et la relation entre les mécanismes logiques du raisonnement et le langage, mais rien ne renvoie encore à une étude technique de la langue chez les alexandrins, qui semblent essentiellement préoccupés de philologie. C'est d'abord comme science du langage, comme partie de la logique, que la grammaire autonome va apparaître; le rôle prépondérant dans ce développement est assumé par la philosophie, notamment les stoïciens qui ont intégré les premières notions grammaticales à leur système logique, et non pas par l'école.

La nouvelle perspective qui permet de décrire la technique du langage ouvre à une généralisation de la réflexion, grâce au fait qu'elle offre une vue suffisamment souple des faits linguistiques pour pouvoir s'appliquer à des langues différentes; de ce fait elle se libère de la référence étroite et absolue aux textes retenus comme exemples, départ de la pensée. La grammaire ne peut cependant s'affranchir de la philosophie stoïcienne, puisque dans le système de cette dernière, les catégories grammaticales doivent se référer en permanence à la signification et ne pourront ainsi jamais être purement fonctionnelles : la grammaire ne trouvera son autonomie qu'à partir du moment où la philosophie stoïcienne se désintéressera de la logique pour s'occuper davantage de l'éthique. Libérée de la réflexion critique permanente à laquelle elle était soumise jusque-là, la grammaire va en oublier ses fondements; les notions de base et les opérations du langage seront alors considérées indépendamment de celles de la pensée et perdront la possibilité de lui être confrontées. Les notions grammaticales, comme par exemple les parties du discours, prendront une valeur axiomatique que l'on ne pourra plus remettre en cause. Incapable de justifier et de discuter ses concepts, la grammaire perd la conscience de l'originalité

des systèmes qui l'ont créée et en même temps l'esprit de recherche, fondé sur les incertitudes des hypothèses; elle ne peut ainsi trouver en elle-même la possibilité de discuter les notions qu'elle utilise. C'est sur la base de ce système que se fera dès lors l'étude des langues, comme cas particuliers de l'application d'une doctrine.

Mais l'école, disposant maintenant d'une référence théorique définie et incontestable affranchie des textes littéraires, va faire de la grammaire son instrument spécifique, lui permettant d'unifier, de simplifier et de rendre cohérent son enseignement, de faire ses choix et de trancher dans les querelles savantes.

Il convient d'insister sur le fait que la première grammaire n'a pas été créée dans un but pédagogique permettant à l'enfant la prise de conscience des mécanismes de la langue, mais qu'elle était purement spéculative et théorique (Marrou, I, p. 256). Son application à l'école n'a pu se faire que dans la mesure où les propositions théoriques qu'elle contient ont été sorties de la perspective qui lui avait donné naissance et considérées comme des vérités premières analogues à des faits indiscutés. Ce facteur n'est certainement pas à négliger dans l'évolution qui l'a mené à l'autonomie, à côté de cet autre facteur, résultat du clivage du discours par l'opération logique dont il a été l'objet, en éléments de pensée et de langage.

Depuis le ~ 1<sup>er</sup> siècle, l'enseignement ne se limite plus à l'étude des poètes, mais il se complète par celui de la *techné*, c'est-à-dire de la grammaire. La fonction du grammairien est double, tant à Rome qu'en pays grec, reflet de la confrontation stoïcienne et alexandrine : il explique les poètes et enseigne la langue sous deux aspects, celui des règles et des parties du discours, et celui des qualités et des défauts du discours, celui des fautes, respectivement de la correction, qui consiste d'abord à ne pas faire de fautes. Ainsi la grammaire est-elle composée d'une partie théorique et d'un commentaire (Holtz, p. 25). Le rapport entre ces deux parties se déplace avec l'indépendance progressive que prend la grammaire, mais la préférence donnée à l'un des aspects semble dépendre essentiellement, au début, du professeur. Avec le temps cependant, on accordera plus d'importance à la théorie du discours qu'à l'exégèse des textes, mais ceux-ci forment toujours la matière de la réflexion et celle-là permet de mieux comprendre les auteurs et leurs œuvres. On manque cependant d'un travail d'ensemble sur ce qu'était alors à l'école la lecture expliquée des auteurs (Holtz, p. 26).

Transporté à l'école, le schéma stoïcien, avec sa distinction entre *Lexis* et *Logos*, n'est plus le canevas d'une réflexion et devient une méthode pédagogique d'apprentissage du langage écrit : la distinction fondamentale n'est plus rappelée et la réflexion n'évolue plus. Notamment on ne se préoccupe

plus des changements de nature qui se produisent entre les éléments dépourvus de signification et ceux qui en sont l'expression. On ne se demande plus si le sens est déjà dans les sons eux-mêmes, bien qu'implicitement, Varron comme Quintilien ne puissent imaginer autre chose que l'origine naturelle, et non arbitraire, des mots. Il n'y a plus de liaison entre la linguistique comme discipline scolaire (la grammaire) et la réflexion philosophique (Holtz, p. 61). Vulgarisée par son utilisation quotidienne dans l'enseignement scolaire qui se généralise, la théorie grammaticale s'abâtardit.

Sous Tibère, Palémon codifie de façon durable la grammaire savante en écrivant un manuel à l'usage des classes. C'est alors cette théorie qui doit être enseignée et apprise, avec ses définitions et ses règles, puisqu'elle est le fondement indispensable sur lequel la connaissance intuitive et sensible pourra se structurer : ira-t-elle jusqu'à supplanter la connaissance et la compréhension que l'on pouvait acquérir par l'expérience vécue dans la participation commune à l'interprétation poétique des textes pour en devenir l'explication rationnelle et scientifique ?

La position de Quintilien (30 à 96?) à ce sujet semble claire : « Aussi ne peut-on tolérer l'opinion de ceux qui se moquent de la grammaire et la tiennent pour une discipline étroite et étriquée. Or, si l'on n'a pas jeté pour la formation du futur orateur des fondations assurées, toute la superstructure s'écroulera ; nécessaire aux enfants, agréable aux vieillards, aimable compagne de la retraite, c'est, de toutes les études, la seule peut-être de ce genre à comporter plus de substance que d'apparence » (Quintilien, 1, 4, 5).

Dès cette époque, la grammaire est tout entière tournée vers l'école et ne semble plus faire l'objet d'une réflexion véritablement philosophique sur la réalité du langage. En revanche, dans les siècles qui suivirent, la théorie grammaticale va petit à petit prendre le pas sur l'exégèse des textes.

Jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle l'enseignement semble cependant rester anarchique : le professeur fait son propre résumé de grammaire où il peut choisir entre différents types de résumés ; il a à disposition des commentaires techniques que l'on peut consulter et des « manuels à l'usage des classes » que l'élève doit apprendre par cœur, qui se caractérisent par leur brièveté et leur rigueur formelle, conditions primordiales de leur mémorisation (Holtz, p. 95). Mais deux siècles après Quintilien, la grammaire s'est stabilisée au point d'être presque figée et son acquis principal semble ne plus pouvoir être remis en cause.

C'est alors que Donat, né aux environs de 310, pourra améliorer la grammaire enseignée à Rome où il avait saint Jérôme comme élève en 363, et offrir à ses élèves la quintessence de la théorie grammaticale : son *Ars* deviendra le texte grammatical de référence; il le restera pendant des siècles.

Deux conceptions de la pédagogie vont alors s'opposer : d'une part, on cherche à faire comprendre à l'élève la structure de la langue, grâce à un enseignement théorique, logiquement structuré, qui demande un effort de synthèse, mais qui suppose une certaine rationalité à l'intérieur du langage; il s'agit d'y découvrir et de lui appliquer des règles fondées sur la grammaire; d'autre part un enseignement, l'explication des auteurs, axé sur l'analyse des textes et dont le fil conducteur est dicté essentiellement par le discours qui est étudié, ce qui fait éclater celui-ci en une multitude de commentaires (Holtz, p. 76).

Dans l'enseignement de la langue, de sa structure et de son fonctionnement, qui prend le pas sur l'explication des auteurs, on *abandonne les mécanismes* qu'avaient décrits les stoïciens pour décrire les différentes modifications de la substance, l'addition, la soustraction, l'inversion, la substitution des éléments du discours dans le mot et dans la phrase, *pour ne tenir compte que des résultats de ces mécanismes* : ceci donne de l'énoncé une description morcelée et totalement statique; les modifications sont alors énumérées dans des listes de métaplasmes, de figures, de schémas définis et isolés une fois pour toutes. On sort ainsi de la chaîne du discours pour ne porter l'attention que sur ses parties constitutives fixées et isolées : l'analyse grammaticale n'est plus à même de saisir la phrase comme unité, encore moins le discours lui-même.

On trouve la même évolution dans l'explication des auteurs, sectionnée en autant de notices que de mots et se refusant à toute étude synchrétique. Mais il y a plus : la méthode de l'exégèse des textes des auteurs s'inscrit, elle aussi, dans un schéma rigide, où il s'agit de traiter l'analyse dans un ordre bien déterminé. L'explication des auteurs devient une technique rigide, codifiée, quasiment rituelle, se bornant souvent à la répétition de formules vides, sans que l'on n'ait finalement plus aucune idée des bases fondant la méthode appliquée (Holtz, p. 33).

Le clinicien n'aura aucune peine à reconnaître dans ces procédés une des caractéristiques fondamentales des descriptions classiques actuelles des troubles du langage : pas plus qu'elle ne fait progresser en rien la connaissance du malade, une telle méthode ne permet pas de mieux connaître un auteur et son œuvre. D'ailleurs le nom même de l'auteur n'est bientôt plus cité dans l'exégèse et les commentaires de la grammaire tombent dans l'anonymat : les comparaisons entre les différents textes, privés de leur auteur, se font alors dans une perspective

sans dimension temporelle; les opinions exprimées dans les textes deviennent contemporaines de l'auteur de la grammaire elle-même (Holtz, p. 92), amputées de toute notion génétique, réduites ainsi à une compréhension intellectuelle anhistorique et donc extradées de leur contexte.

Les faits qui ne peuvent pas entrer dans ce modèle homogène du langage et de la langue sont considérés alors comme anormaux et extraits de l'exposé général, pour être regroupés en fin de chapitre : les exceptions, les cas difficiles, les théories controversées, les mots sur le classement desquels l'hésitation est possible, bref tout ce qui de près ou de loin constitue l'exception à la règle (Holtz, p. 93). C'est pour l'esprit pédagogique rationnel et méthodique une nouvelle évidence qu'on ne saurait même discuter, de ne pas traiter devant une classe des exceptions et des cas douteux tant que l'élève n'a pas bien assimilé le cas normal. Cette volonté de se conformer au modèle sera un des éléments qui expliqueront la fortune du manuel de Donat (Holtz, p. 71).

Dès lors, l'élève se voit confronté à deux types de textes : d'une part les poèmes qu'il doit apprendre par cœur, textes irremplaçables car ils reflètent toute une culture et possèdent la spécificité, l'unicité de l'être vivant dont ils sont l'écho. De l'autre côté, des textes outils, des instruments de travail, vulnérables, car impersonnels. Parmi ces textes techniques, il y a ceux que l'on consulte et ceux que l'on apprend par cœur. On apprend par cœur deux sortes de textes : d'une part les poèmes, qui exercent sur la mémoire la séduction de leurs rythmes internes, de leur musicalité; d'autre part des résumés, que recommanderont à leur mémoire leur caractère fonctionnel et leur rigueur. Ces derniers doivent être brefs et parfaits au point de vue formel, condition de leur mémorisation. La sélection se fera au profit du texte offrant la forme la mieux adaptée aux conditions que fixe la pédagogie (Holtz, p. 94-95).

Ainsi le texte qui présente un formalisme accentué et une grande rigueur, c'est-à-dire le texte théorique scientifique présentant une perfection formelle, où tous les termes sont pesés, où rien n'est laissé au hasard, prendra la même place que le texte poétique. Le professeur y trouvera maintenant un texte de base à partir duquel peut s'organiser l'enseignement (Holtz, p. 95).

Les deux catégories de textes qui doivent être mémorisés, les œuvres littéraires et la grammaire de base, seront traitées de la même manière, c'est-à-dire qu'elles seront, les deux, matière à exégèse : non seulement le texte de la grammaire, d'une grande perfection formelle, permet-il une unification et une simplification de la pédagogie, mais de surcroît

la grammaire de Donat devient elle-même un classique (Holtz, p. 95) — au prix de quelles mutilations! — au même titre que Virgile. Si, « au Bas-Empire, la grammaire est descendue de l'empyrée des principes où Denys le Thrace l'avait installée, pour se rapprocher de l'usage » (Marrou, II, p. 77), il faut bien, en retour, se demander dans quelle mesure l'exégèse d'un tel texte, exprimant une structure cohérente et définitivement fixée du langage lui-même, devenant en même temps l'instrument logique de sa propre analyse, n'ayant plus aucune relation avec un quelconque texte littéraire pour assurer son accès à la réalité vécue du langage, et qui, comme texte théorique, est universel et totalement indépendant de son auteur, ne représente pas à la fois l'apogée et le terme final absolu d'un certain style de pensée se caractérisant par un clivage total du sujet, de sa pensée et de son langage, c'est-à-dire la pensée scientifique tout court.

Ce serait alors une raison suffisante pour expliquer le fait que la grammaire antique, qui a été la dernière des sciences à se constituer, est devenue le premier des Arts libéraux (Holtz, p. 7) et parvient à s'imposer jusqu'à l'époque contemporaine : la grammaire française d'aujourd'hui, telle que l'enseigne encore l'école primaire, « n'est qu'une forme abâtardie de la vieille *τεχνη* rhodienne, vulgarisée par deux mille ans d'usage » (Marrou, I, p. 256).

Cette mentalité semble encore vivace même dans les nouveaux manuels pour l'enseignement renoué du français (par exemple Besson et coll., 1979); elle est éclatante dans les corrections qu'apportent les maîtres dans les innombrables cahiers des enfants et des adolescents, qualifiés de dysorthographiques par ces « services spéciaux » de l'éducation nationale que sont les centres d'orthophonie ou de logopédie; elle n'est pas moins évidente dans les méthodes habituellement utilisées pour diagnostiquer un trouble langage.

Il paraît cependant trop simple d'invoquer uniquement le conservatisme de l'école pour expliquer ce phénomène, alors qu'il pourrait n'en être non pas la cause, mais la conséquence; peut-être aussi faut-il y voir le passage nécessaire de l'évolution de la manière de concevoir les rapports entre celui qui parle, la forme dans laquelle il le fait et la nature des références qu'il exprime. Ayant abandonné l'univers des anciens savants pour celui de l'école, la grammaire n'est-elle pas en train d'y revenir par la perfection formelle qu'elle vise, même si elle a perdu le pouvoir de remettre en cause les notions, les conceptions et les méthodes sur lesquelles elle s'appuie? En donnant au langage la propriété de se réfléchir sur lui-même quand il s'exprime en vue de

son modèle formel, la grammaire devenue entièrement autonome et libérée de toutes références textuelles et personnelles, donne accès à une qualité de conscience nouvelle, caractérisée par sa concision, sa ponctualité et sa clarté : elle n'y parvient qu'en rejetant les formes d'expression n'entrant pas dans sa structure. Faut-il penser avec Fónagy (1983) que tous ces phénomènes « anormaux », dont font partie également les figures de style et les tropes, peuvent être interprétés comme un code secondaire traduisant les attitudes personnelles du locuteur venant se greffer sur un premier code, grammatical ?

Ce long détour semblait nécessaire, tant les conceptions sur le langage se concrétisant dans la grammaire nous apparaissent inséparables de la notion de faute, clé de la pathologie du langage.

### 11 / *Le clinicien et la grammaire des vices du langage*

Que devient la notion de faute dans l'évolution de la conception du langage aboutissant à une grammaire autonome, constituée d'une manière définitive, comme celle de Donat ?

Déjà Aristote (*Poétique, op. cit.*) terminait son étude sur le langage par des considérations sur les qualités et les défauts du langage, thème dont les racines plongent finalement jusqu'au niveau des structures mentales fondamentales de l'existence humaine, le mouvement vécu. A sa suite, Théophraste (Holtz, p. 71) précise les qualités du langage et en retient quatre essentielles (selon Diogène Laerce, II, p. 70; voir aussi la note concernant Quint., 1, 5, 1, p. 161) :

- la grécité, qui est une élocution correcte, artiste et s'éloignant de l'usage trivial;
- la clarté, qui est le fait de s'exprimer de façon à se bien faire entendre;
- l'harmonie, qui consiste à éviter les expressions trop vulgaires;
- la convenance, qui consiste à ne dire que ce qui s'adapte au sujet.

Les stoïciens vont y ajouter deux autres qualités, d'une importance particulière pour leur système :

- la propriété des termes, condition de la vérité du langage;
- la brièveté, qui consiste à ne dire que ce qui suffit à se faire comprendre (Holtz, p. 71-72).

A chacune de ces qualités correspondent un ou plusieurs défauts, mais les nouvelles distinctions que les stoïciens introduisent dans l'étude de la langue, avec l'opposition entre *Lexis* et *Logos* et leur nouvelle formulation des parties du discours, vont entraîner une modification profonde de la manière d'envisager la faute de langage; à l'époque du Bas-Empire, elle finira par n'apparaître que dans la perspective de la notion de correction, avec son corollaire de référence à une norme, et prendra alors un caractère objectif indépendant de la situation.

Avec les stoïciens, le barbarisme et le solécisme perdent leur référence aux parlars d'ethnies ou de groupes sociaux différents, pour former un nouveau couple :

— Le barbarisme est mis en relation avec la *Lexis*, le mot isolé non porteur d'une pensée, et devient une faute où les éléments sonores et leur organisation dans le mot, considérés indépendamment de son intégration à la signification du discours, sont seuls mis en cause, altérés, déformés, malmenés, comme ceci pouvait être le cas de la part des barbares.

— Le solécisme est mis en relation avec le *Logos*, le discours organisé, c'est-à-dire une faute qui se commet sans que les mots cessent d'être grecs, mais où leur sens, leur emploi, et les relations qu'ils entretiennent dans le discours sont perturbés (Holtz, p. 139).

On peut se demander si la distinction entre ces deux types de fautes ne contribue pas à séparer d'une manière plus catégorique les deux notions stoïciennes fondamentales, puisque la *Lexis* y apparaît comme indépendante du *Logos* et que la signification n'est plus indispensable pour juger de l'existence d'un barbarisme.

Une notion semble progressivement échapper à ces distinctions, la *clarté*, le fait d'être bien compris : on ne comprend pas un barbare qui parle une autre langue, parce qu'il est, primitivement, considéré comme ne parlant pas; mais on ne distingue pas, semble-t-il, d'une manière explicite dans la description des fautes, dans quelle mesure celles-ci compromettent la compréhension du discours, par exemple en le rendant moins clair.

On notera que la notion de faute, présente chez Diogène de Babylonie, qui distingue le premier niveau des éléments constitutifs du mot écrit, du deuxième niveau des parties constitutives du discours (encore au nombre de cinq) et du troisième niveau des qualités et des défauts du discours (Holtz, p. 59), ne fait cependant pas l'objet d'un



chapitre défini dans les grammaires grecques, ni dans celle de Denys, la première, ni dans celle de Apollonius Dyscole, au II<sup>e</sup> siècle de notre ère (Holtz, p. 70-71) et que Melampous, commentateur tardif de Denys, ne fait même pas mention de la correction/incorrection du langage (Holtz, p. 59). Il serait séduisant, pour le clinicien, de penser que si les stoïciens ont renoncé à un livre sur la faute séparé des autres, c'est dû à leur manière particulière de s'occuper du discours et de la syntaxe; il serait aussi du plus haut intérêt de connaître ce que deviennent les notions aristotéliennes de « τραυλος, ψελλος et ισχυροφωνος » dans cette nouvelle conception du langage.

A Rome, contrairement aux stoïciens, l'étude de la langue se fait essentiellement en liaison avec les qualités et les défauts de l'expression (Holtz, p. 70) :

Parmi les qualités du discours, la *correction du langage* est considérée comme étant la condition première pour l'acquisition de ses autres qualités et son importance devient prépondérante. Pour Varron : « La latinité, c'est l'observance d'un parler correct dans le cadre de la langue latine. Elle repose sur les quatre éléments que voici : nature, analogie, usage et autorité. » Quintilien s'exprime dans des termes analogues, mais pour « analogie » il emploie le terme de *ratio*, pour « nature », celui de *vetustas*, qui exprime la masse inerte du langage : cette masse immense des mots, dont la nature a doté une langue, est travaillée par l'esprit humain, qui, guidé par la raison, y reconnaît des normes et bâtit un système s'imposant comme tel. Ces normes sont tempérées par l'usage et l'autorité (Holtz, p. 136).

Le poids pris par le problème de la correction focalise l'attention sur la notion de faute et le but final de toute expression est de s'exprimer sans faute : aussi la grammaire latine comprend-elle toujours un troisième livre qui lui est consacré, après celui sur les éléments constitutifs du mot et celui traitant des parties du discours.

Les autres qualités du discours, la clarté notamment, semblent tomber sous le primat de la correction et ne plus faire l'objet d'une réflexion explicite pour elles-mêmes.

Pour Varron déjà, la notion de faute est appréhendée au niveau du discours *accompli* : « C'est dans le discours que s'épanouit le bien parler; on s'entraîne au bien parler pour éviter les fautes. »

Chez Quintilien, la faute est considérée au niveau des éléments, par rapport aux qualités de l'expression, la correction, la clarté et l'élégance (Quint., 1, 5, 1), avec la nuance cependant qu'un « terme isolé est plus souvent susceptible de défauts que de qualités et les

qualités d'un mot n'apparaissent que dans la trame et la continuité d'une phrase » (Quint., 1, 5, 3).

« Dans la grammaire romaine constituée (Donat), le troisième livre vise le discours constitué, mais il n'étudie pas selon quelles lois les parties du discours s'assemblent pour constituer un sens dans le discours, ni dans quelles conditions le discours est vrai ou faux; portant sur lui un jugement esthétique, il examine les cas où le discours est déficient et ceux dans lesquels il se trouve à l'inverse embelli. Il n'est pas l'ébauche d'une syntaxe ou d'une logique, mais il se présente comme l'*inventaire de défauts à éviter*, ou de qualités à rechercher et suppose donc l'existence d'une norme » (Holtz, p. 70). On ne semble plus parler de la clarté du discours, ni de savoir s'il est bien entendu, car s'il est objectivement correct, il possède implicitement cette qualité : une interrogation sur la nature de cette dernière paraît être devenue superflue, du moment où pour parler correctement il suffit de se conformer au modèle, d'une manière automatique.

Cette tendance au dénombrement, manifeste au Bas-Empire, va de pair avec :

- l'abandon de la perspective dynamique qui cherche à expliquer les modifications par les mécanismes stoïciens d'addition, de soustraction, d'inversion et de transposition des éléments entrant en considération, pour ne tenir compte que du résultat de ces mécanismes ;
- et le détournement de l'attention de la chaîne du discours pour se porter sur ses éléments (Holtz, p. 147). La structure est considérée, non plus en partant de son niveau le plus général, celui du discours en situation, mais à partir de ses éléments constitutifs.

Trois problèmes, essentiels pour le clinicien, se posaient déjà du temps de Quintilien et ils ne semblent pas s'être profondément modifiés avec la synthèse de Donat :

1 - Les notions de barbarisme et de solécisme ont, une fois encore, évolué : la distinction entre la substance sonore et la signification semble passer au second plan; le barbarisme devient la faute qui se situe au niveau du mot isolé, le solécisme, celle qui implique plusieurs mots. Ceci donne lieu à de nombreuses discussions sur le fait de savoir si les fautes portant sur le nombre, le genre, les cas et les flexions, doivent être considérées comme des barbarismes ou des solécismes. « Que dire aussi de certaines formes qui, isolées, sont incontestablement vicieuses, et

en composition, à l'abri de la critique? » (Quint., 1, 5, 14). Ces discussions aboutissent souvent à des positions contradictoires (Holtz, p. 141-142).

La position de Quintilien, plus de deux siècles avant que la grammaire n'ait pris sa forme stabilisée, ne manque pas d'intérêt pour le clinicien :

*« Tous les autres défauts résultent des groupes de mots : l'un d'eux est le solécisme. Il a donné lieu, lui aussi, à des discussions. Car ceux mêmes qui admettent qu'il se produit dans la trame d'une phrase disent qu'il peut être cependant éliminé en rectifiant un seul mot, et ils soutiennent que l'erreur concerne le mot, non pas un groupe de mots... Ni l'un ni l'autre des mots pris isolément ne sont incorrects en eux-mêmes : la faute résulte de l'assemblage, qui constitue déjà un fait de parole (sermo)... (Note : il s'agit de la parole adressée, du discours, ce qui est confirmé quelques lignes plus loin par le terme de voluntas.) Il faut plus de savoir pour chercher s'il peut y avoir également solécisme dans des mots isolés..., par exemple... quand la réponse ne correspond pas à la question... Le même défaut se présente aussi, d'après certains, dans le geste, par exemple lorsque le mot ne désigne pas la même chose que le geste de la main ou de la tête... Je reconnais qu'un solécisme peut se rencontrer dans un seul mot, mais alors il y a quelque chose qui a la valeur d'un autre mot et à quoi se rapporte le mot formant solécisme, en sorte que le solécisme réside dans l'assemblage (ex complexu) de ce qui sert à signifier la chose et à manifester l'intention (voluntas) » (Quint., 1, 5, 34/35/36/37).*

Il semble donc évident que la présence d'un solécisme repose sur l'appréciation globale de l'expression d'une personne, inséparable de ses intentions et du contexte dans lequel elle les manifeste, en précisant cependant que l'expression est envisagée comme construction à partir de ses éléments, chacun de ceux-ci pouvant receler des fautes.

La grammaire ancienne avait beaucoup de peine à isoler les structures syntaxiques : c'est devant les problèmes posés par le solécisme que la réflexion est ramenée à la syntaxe, au lien syntaxique, à la notion de tissu, de chaîne, de trame que forme le langage (Holtz, p. 141). Cependant, cette réflexion se fixe dans une conception très statique aboutissant tout au plus à une syntaxe d'accord et laisse totalement de côté la notion de fonction ou de syntaxe des propositions; on y voit pourtant apparaître la notion de contexte; il y aurait des lois qui permettraient de donner à chaque terme dans la phrase, une place qui est la sienne et ne saurait être échangée sous peine de faute; mais tout reste trop évanescent pour donner lieu à une théorie clairement exposée (Holtz, p. 143).

Il s'agit toujours d'une structure envisagée à partir de ses éléments constitutifs, appréciés par rapport à un modèle extérieur à l'expression, et non à partir de la totalité que forme la parole adressée, au sein de laquelle on peut distinguer des éléments. Ceci semble bien se confirmer dans le développement suivant : la distinction entre le barbarisme et le solécisme se fera aussi en considérant des fautes qui se font « par nature » et d'autres, par violation des « règles de l'Art »; les fautes par nature, ce sont les fautes de lexique, qui permettent de différencier l'homme inculte, le barbare, de l'homme cultivé; il ne suffit pas de posséder le lexique correct, qu'ignorent les barbares, mais il faut encore conjuguer conformément aux règles qu'ont déterminées les hommes de l'art : le solécisme est donc le manquement aux règles de la grammaire, adoptées par tous (Holtz, p. 143).

2 – Comme les auteurs auxquels on se réfère utilisent fréquemment des formes particulières se manifestant autant dans la structure sonore du mot que dans l'organisation des mots dans la phrase et le discours, formes qui, dans le parler courant, doivent être considérées comme des fautes, il devient nécessaire de différencier le parler courant de celui des poètes.

Toutes ces formes sont des incorrections par rapport à un modèle (normal) de la langue. C'est Servius (iv<sup>e</sup> siècle) qui a le plus nettement marqué à ce sujet les distinctions qui s'imposent : « Entre le barbarisme et la *Lexis*, c'est-à-dire la parfaite correction de la langue, il y a le métaplasme, faute contre le système de la langue et qui porte sur le mot isolé; entre le solécisme et le schème, c'est-à-dire l'enchaînement parfait des mots, il y a la figure, faute contre le système qui porte sur la chaîne du discours. Ainsi, métaplasme et figure sont à une place intermédiaire et se distinguent du barbarisme et du solécisme comme l'habileté et l'ignorance. On a recours à eux à des fins esthétiques » (d'après Holtz, p. 148).

Cette distinction est intéressante, parce qu'elle établit une hiérarchie entre la poésie et l'éloquence et explique pourquoi l'orateur s'interdit les figures poétiques. Ce serait donc une faute de s'exprimer spontanément comme un poète et l'homme cultivé acceptera assez facilement de n'en rien faire, parce qu'il est conscient que ce qui est convenable pour le genre poétique ne saurait être permis qu'avec une infinie réserve à un orateur ou à un historien (Holtz, p. 148-149).

Pour que le langage puisse être beau, il faut d'abord qu'il soit correct et un langage mal formé ne le sera jamais. Mais la maîtrise

du langage peut-elle se résumer dans la connaissance parfaite des règles de la grammaire et celle des auteurs ? En quoi consiste-t-elle ? Comment faut-il comprendre le langage poétique qui enfreint les règles ? S'agit-il d'une expression qui, intentionnellement et consciemment, s'en affranchit ou d'une création originale spontanée, et non pas d'une « volonté » (consciente), dont les origines et l'épanouissement doivent être recherchés dans un autre aspect de la pensée, d'une autre nature que la grammaire ? Qu'est-ce alors que la maîtrise de la langue dans cette dernière perspective ?

Ainsi, *ce n'est pas dans la forme elle-même du discours* que l'on peut trouver les éléments permettant de juger de l'existence d'une faute, *mais dans le rapport qui lie l'auteur à sa propre expression et à la langue* : pour le grammairien antique, il semble que le style poétique exige une connaissance et une maîtrise préalables de la langue, considérée comme système théorique de référence, c'est-à-dire une conscience claire de celle-ci, à partir de laquelle pourra se développer une autre forme de pensée, esthétique, capable d'exprimer et de faire sentir des qualités qui ne sont pas celles de l'expression rigoureusement grammaticale ; cette nouvelle pensée poétique dépasse et échappe au cadre de la grammaire.

Comment, dès lors, faire la distinction entre une faute et une expression poétique chez celui qui ne maîtrise pas encore entièrement sa langue par la connaissance de sa grammaire, par exemple chez l'enfant, ou chez celui qui en a perdu la faculté ? Comment, dans ces cas, apprécier la valeur globale de l'expression et celle des formes particulières qui y apparaissent, y distinguer les indices d'une désorganisation pathologique de ceux d'une intention originale et créatrice ? Comment aussi apprécier un tel langage du point de vue esthétique ?

3 – Les précisions obtenues grâce aux nouvelles distinctions entre barbarisme et solécisme, le parler courant et celui des poètes, laissent apparaître une classe de phénomènes que l'on ne peut ranger dans ces dernières catégories et qui doivent être considérées dans tous les cas comme des fautes.

a. Il y a d'abord les fautes en regard des autres qualités du discours, l'impropriété des termes, les évocations qui pourraient être interprétées comme obscènes par l'auditeur, le pléonasme, l'ellipse, le manquement à la convenance (présenter une chose sous un angle qui ne la met pas en valeur), une incorrection qui oriente le lecteur sur une interprétation

fausse, la faute opposée à la clarté (amphibologie) : il s'agit de listes terminologiques qui reposent sur un savoir technique et objectif, détaché de la réflexion philosophique (Holtz, p. 165). Ce savoir ne se fonde sur aucune élaboration précise des différents paramètres mis en jeu, mais simplement sur des exemples fournissant la base d'une appréciation globale a prioriste.

b. Il y a ensuite des formes dans lesquelles la signification propre, naturelle, des mots prend une signification différente, qui l'enrichit, surprend l'auditeur ou embellit le style : les tropes (métaphore, synecdoque, métonymie, etc.).

c. Il y a enfin d'autres phénomènes touchant la substance sonore du discours, et non pas les notions grammaticales, que les grammairiens romains n'arrivent pas à ranger dans une classe déterminée et qui forment un ensemble hétéroclite de fautes : Donat les nomme des cacophonies. La pathologie du langage sera d'abord intéressée par ces derniers.

Quintilien (1, 5, 32; 1, 5, 33) apporte à leur sujet les précisions suivantes :

*« Il y a aussi des accidents de phonation, qui ne peuvent être représentés dans l'écriture (quae demonstrari scripto non possunt), et qui sont dus à des imperfections de la bouche et de la langue (vitia oris et linguae) : ce sont des iotacismes, des labdacismes, des ischnotetai et des platéasmes, comme disent les Grecs, mieux favorisés que nous pour créer des mots ; ils parlent aussi de cælostomie, quand la voix semble venir du fond de la cavité buccale. Il y a aussi des sons particuliers, qu'il est impossible de décrire (inenarrabiles soni), et qui nous font parfois reconnaître les nations. Donc l'absence de tous les défauts dont nous venons de parler constituera ce qui s'appelle en grec ὀρθοεπία, c'est-à-dire une émission exacte et agréable des sons : c'est bien ainsi que la prononciation peut être entendue comme correcte. »*

Ces phénomènes sonores insaisissables, confus parce qu'apparaissant comme non articulés, dont la seule caractéristique objective est la négation de leur capacité à être transcrits, revêtent la propriété sensible fondamentale de distinguer l'identité de personnes d'ethnies différentes et de les reconnaître : c'est déjà convenir que l'analyse grammaticale échoue devant certains phénomènes primordiaux de l'expression, tout en se trouvant dans l'obligation de les considérer comme des fautes par rapport à la correction, mais dont la nature et la fonction lui échappent.

12 / *L'anatomophysiologie, ultime recours à la rescousse de la grammaire*

Ces difficultés de la grammaire interpellent aussi la clinique : ces « accidents de la phonation » (*illa per sonos accidunt*) doivent probablement être compris comme des perturbations dans la formation des sons du langage, que l'on n'arrive alors pas à transcrire, mais on s'interroge sur la nature des « imperfections de la bouche et de la langue », car Quintilien utilise le mot de *vitium* également pour des perturbations au niveau du discours. N'y a-t-il aucune ambiguïté dans le fait d'interpréter ces accidents comme étant le résultat d'une défec-tuosité *anatomique* de la bouche ou de la langue, ou pourrait-on aussi comprendre qu'il s'agit d'un mouvement particulier dans la formation des sons du langage? En effet, les noms retenus par Quintilien se rapportent à une prononciation particulière des sons du langage (*Explanatio vocum*).

Pour Donat, il s'agit de sons qui n'ont pas de nom et qui sont refusés par des *oreilles instruites*, soit qu'ils exagèrent, soit qu'ils restreignent la prononciation normale, et, dans les deux cas, la déforment (« et omnia, quae plus aequo minusue sonantia ab eruditis auribus respuuntur », *Donati Ars Mai.*, III, 1, 1/393, selon Holtz, p. 162).

N'est-il pas surprenant que ces mêmes oreilles instruites soient capables néanmoins d'attribuer ces sons à certains groupes ethniques? Que font de telles oreilles avec des phénomènes sonores, du même genre ou d'un autre genre, rencontrés en pathologie du langage?

On ne manquera cependant pas de noter que la notion d'un « mouvement de parole » n'apparaît pas ici, contrairement à ce qui passe chez Aristote :

(660 a) : la langue sert à percevoir les saveurs et à parler, les lèvres servent à parler et à protéger les dents. En effet, le langage qu'énonce la voix est un assemblage de lettres, mais si la langue n'était pas ce qu'elle est et si les lèvres n'étaient pas humides, il serait impossible de prononcer la plupart des lettres : les unes, en effet, exigent un mouvement (*προσβαλειν*) de la langue, les autres un rapprochement (*συμβολειν*) des lèvres... d'autre part il lui (la langue) sert d'être molle et large pour l'articulation des lettres (*γραμματων διαρθροσιν*) et pour le langage (*λογος*). En effet, c'est surtout parce qu'elle a cette forme et qu'elle est déliée qu'elle est capable de combiner (*συστελλειν*) et d'émettre (*προβαλλειν*) toute sorte de sons. On le voit bien par ceux chez qui elle n'est pas assez mobile; ils bredouillent et bégayent (*πσελλος, τραυλος*), ce qui est dû à un défaut dans la formation des lettres.

(661 b) : ... Mais ces dents, dans la forme et le nombre où l'homme les possède, lui servent surtout à la parole (*διαλεκτον*). En effet, les dents de devant contribuent pour beaucoup à l'émission des phonèmes (litt. : la genèse des lettres, « *τεν γενεσιν τον γραμματων* »).

Il est remarquable aussi de ne pas trouver, ni chez Quintilien, ni chez Donat, l'équivalent de *ischnophonos*, au sens d'Aristote (voir p. 42) et de noter l'évolution que semble avoir prise ce terme :

On trouve « *ischnotes* » chez Quintilien, mais dans le sens d'une qualité d'un son grêle (*exilis*), résultat d'une prononciation resserrée (?) et non dans le sens d'un manque de lien dans le discours. On trouve chez Galien (131-201) (selon Klein, commentaires de *De audib.*, p. 285) « *ischnophonos* » dans une forme modifiée de celle de *De aud. et Probl. phys.*, comme synonyme de « *leptophonos* », une voix grêle, mais aussi une autre acception, où *ischnophonos* est pris dans le sens d'une voix faible. En opposition à ceci, Galien désigne le bégaiement avec les termes de *ψελλιζειν* et *τραυλιζειν*, qui sont traités ensemble avec la *γλωττα*. Dans le traité sur la mélancolie, issu de l'entourage proche de Galien, les mélancoliques sont désignés comme étant *ταχυγλωσσοι*, *ραυλοι* et *ισχροφωνοι*; ces particularités leur sont attribuées comme venant d'un manque de maîtrise de la langue.

C'est ici la substance produite dans la parole qui est qualifiée et non plus le mouvement de parole : il semble s'agir d'un changement radical dans la conception de la parole.

Il paraît important de retenir la distinction entre les modifications qui peuvent être décrites et auxquelles on peut donner un nom et celles qui échappent à toute description et à toute notation. Donat (*Donati Ars Mai.*, I, 1) précise également cette différence : « Tout son est soit articulé, soit confus. Est articulé celui qui peut être saisi par les lettres; est confus celui qui ne peut être écrit. »

Tous ces phénomènes ont le point commun d'être désagréables à l'oreille, en même temps qu'ils sont mis, d'une part, en relation avec l'anatomophysiologie des organes de la parole, la bouche et la langue, d'autre part, avec leur propriété d'être transcrits ou non dans le système de la langue écrite : le problème de la faute, posé par le développement de la grammaire, ouvre du même coup sur celui de la relation entre le corps, l'esprit et la langue, mais l'appréciation de ces phénomènes repose maintenant sur des conceptions anatomophysiologiques, sans plus de rapport avec la langue commune.

La citation suivante semble montrer le changement des conceptions :

Pline (7.70) : ... (les dents) ne sont pas seulement nécessaires à la mastication des aliments, puisque les dents antérieures règlent la



voix et la parole (*sermo*) : elles rendent un son à chaque coup de langue et, selon la ligne de leur implantation et leur taille, on écorche (estropie), on adoucit ou on balbutie (émousse, affaiblit la précision) les mots; quand elles manquent elles empêchent toute articulation (*cum defuere, explanationem omnem adimentes*).

La qualité de la prononciation semble clairement reportée sur une configuration anatomique et le mouvement de la langue semble n'avoir qu'une fonction mécanique, celle de *donner un coup*, impuissante à *donner une forme*.

Pour illustrer ce que pourrait être le passage du mouvement vécu à la conception statique physique de la parole et à la théorie grammaticale, on peut rappeler ici l'opinion d'un enfant de trois ans et demi, souffrant de la phobie d'être mordu par un cheval : voyant pour la première fois sa petite sœur qui venait de naître, il s'étonnait qu'elle ne parle pas et en trouvait l'explication dans le fait qu'elle n'avait pas de dents (Freud, *GW*, VII, p. 248). Sa théorie linguistique ne vient pas d'une grammaire apprise et maîtrisée, mais elle jaillit de la signification des dents, s'ancrant directement dans l'émoi du mouvement vécu de mordre et d'être mordu, en relation avec celle de la parole. Cette théorie peut être située dans ce que Freud appelle les théories sexuelles infantiles (Freud, *GW*, VII, p. 171-188). Il n'est pas ici l'endroit d'aborder le rapport entre ces deux positions théoriques, dont certains points paraissent très proches.

Que faire devant ces vices ? C'est encore Quintilien qui nous renseigne et il semble bien qu'il prenne ici une position allant dans le sens d'une conception anatomique et mécanique de ces phénomènes, chaque élément étant bien séparé des autres, conception d'ailleurs entièrement conforme à l'attitude actuelle des milieux orthophoniques et logopédiques :

1, II, 4 : « *Quel est le devoir du Maître : Avant tout corriger les défauts éventuels de prononciation (« In primis vitia si qua sunt oris emendet » : littéralement Quint. ne parle pas ici de prononciation (explanatio), mais des « vices qui viennent de la bouche »), veiller à l'articulation distincte des mots, à l'émission de toutes les lettres avec leur son propre. Pour certaines nous avons de la peine à les prononcer parce qu'elles sont ou trop grêles ou trop pleines ; il en est d'autres que nous étouffons comme trop rudes; et nous les remplaçons par d'autres, dont le son n'est pas différent, mais en quelque sorte plus assourdi. 5. Par exemple le lambda est substitué au rho, qui a donné aussi de la peine à Démosthène — et nous avons dans notre langue des équivalents de ces deux sons ; et même, quand « c » et semblablement « g » n'ont pas reçu leur valeur forte, ils sont adoucis en « t » et en « d ».* 6. Le maître

*dont je parle ne supportera pas davantage les manières affectées que l'on fait à propos de « s », et il ne supportera pas que les sons soient trop gutturaux, ni qu'ils roulent dans le vide de la cavité buccale, ni qu'on farde le timbre vocal naturel... 7. ... d'une sorte d'emphase sonore... 8. Le maître prendra garde aussi que la syllabe finale des mots ne tombe pas, que le débit se soutienne de façon égale, que toutes les fois où il faudra élever la voix, l'effort vienne des poumons, non de la tête, que le geste soit en harmonie avec la voix (parole?), et la physionomie avec le geste. »*

Mais on sait que les exercices du maître sont souvent, jadis comme aujourd'hui, accompagnés d'autres méthodes, consistant à délier la langue ou à corriger les vices de la bouche par des méthodes physiques; elles se traduiront dans l'allégorie de Martianus Capella (v<sup>e</sup> siècle) représentant la grammaire sous les traits d'un chirurgien, dont la trousse contient entre autres un scalpel et une lime à huit raies pour corriger ceux qui parlent mal (*Notker der Grosse*).

La prépondérance accordée à la notion de correction est ici flagrante : il semble qu'elle aille de pair avec un changement radical de la conception que l'on se fait de la parole. Celle-ci est maintenant considérée comme l'assemblage d'éléments discrets et stabilisés dans une suite de *positions* articulatoires auxquelles s'ajoutent des qualités d'accents, de timbres, de rythmes et de mélodies. C'est ainsi qu'on pourrait interpréter les manières anormales de prononcer le « i », le « l » ou d'autres lettres, les allitérations qui se produisent sur certaines lettres (le retour indiscret de certains sons dans une suite de mots, les freins, Holtz, p. 161), les hiatus, les collisions (rencontres peu harmonieuses entre la finale et l'initiale du mot suivant), les fautes d'accent, les timbres inhabituels que marquent les termes de « platéasme » (aperture élargie), ischnotetai (aperture rétrécie? « exilité » des sons), cœlostomie (que l'on appellerait aujourd'hui probablement une prononciation nasalisée), ainsi que tous les phénomènes sonores particuliers que l'on ne peut décrire, mais que rejettent les oreilles instruites.

Avec la constitution de la grammaire, mise en demeure de rendre compte de phénomènes de parole particuliers, différents plans se découvrent :

— La substance sonore est traitée comme un corps physique inerte, que l'on modèle et découpe en formes différentes, en lui ajoutant ou retranchant des éléments. Les distorsions phoniques portent sur un mot ou une succession de phonèmes, considérés comme unités phoniques pour elles-mêmes, et non en fonction d'un découpage en vue du sens (Holtz, p. 157).

— Le mouvement qui *engendre* la substance sonore apparaît comme différent de celui qui la *modèle* et d'un troisième qui *concatène* les différents éléments en une suite sonore. Il s'agit d'un système d'engrenage de conception mécanique qui, une fois enclenché, s'embraye et se poursuit d'une manière automatique.

— L'isolation des unités sonores, indépendantes du sens, conduit à les reporter à des conditions d'apparition physiques, elles aussi mécaniques.

Cette réduction de l'expression humaine, dans ce qu'elle a de plus élaboré, à une mécanique déterminée semble bien être la conséquence du point de vue théorique ayant donné naissance à la grammaire autonome; celle-ci prend un statut de système de référence normatif, dans lequel la notion de correction, respectivement de faute, assimile celle de clarté et de compréhension : faut-il y voir une autre conséquence, parallèle à la première, d'une conception du langage rendue entièrement objective?

Une telle conception, qui ancre nécessairement tout phénomène linguistique dans sa référence à une normalité sociale se fondant dans l'anatomophysiologie, réduit la compréhension à ces facteurs et en élimine l'aspect relationnel et ressenti.

A ce stade final de l'analyse du langage, stade que l'on ne peut dépasser, la description des phénomènes de langage en eux-mêmes est abandonnée, pour ne plus considérer que les positions anatomiques des organes mis en mouvement dans sa production. Les phénomènes en eux-mêmes ne sont plus appréhendés que dans un étiquetage sur une base esthétique.

L'enchaînement de tels éléments objectifs stabilisés dans la visée de positions articulatoires anatomiquement déterminées ne peut se concevoir que dans un temps lui-même objectif extérieur à ces éléments, universel.

Une relation directe biunivoque s'impose alors entre un jugement esthétique sur la qualité d'un son du langage et un lieu pouvant être défini exclusivement par des paramètres physiques objectifs, sans prendre en considération la faille séparant deux mondes de nature différente, le monde des phénomènes vécus d'une manière immédiate et celui des faits anatomiques objectifs. Ceci entraîne le nivellement total de leurs différences fondamentales, à savoir la réduction des phénomènes psychologiques ressentis à des phénomènes mécaniques inanimés. La distinction entre un barbare et un sujet cultivé, entre quelqu'un qui parle mal et

celui qui parle bien, peut ainsi devenir une différence essentiellement anatomique. L'esprit logique redevient alors apte à saisir ce qu'il a lui-même cristallisé sous forme d'entités fixes et définies.

Le langage semble dès lors conçu dans une *psychologie de positions* fixées objectives, alors qu'il l'était, avant la grammaire constituée, dans une *psychologie de situations* mouvantes, vécues et signifiantes.

*La notion de faute* telle qu'elle est mise en évidence par la grammaire, devenue prisonnière de la pédagogie mais dans le projet de laquelle elle peut s'être révélée utile, *révèle l'échec de celle-ci à constituer un modèle permettant la compréhension logique du phénomène du langage, et notamment son incapacité à donner accès à la description des phénomènes rencontrés en pathologie du langage.*

Du même coup il semble qu'avec l'apparition de la grammaire de la faute, la notion du mouvement comme celle de dynamique et de fonction aient disparu de la réflexion et de la théorie grammaticale, pour ne laisser place qu'à celle de leur résultat accompli : la faute, en effet ne peut apparaître que lorsque le discours peut être considéré comme achevé, dans un état où il est susceptible de laisser un souvenir suffisamment précis pour pouvoir être transcrit et en connaissance des conditions dans lesquelles il s'est produit. Il est frappant de constater que la perspective envisagée par Aristote dans le trouble du langage et sa relation avec le mouvement mélancolique est totalement absente des réflexions sur la faute dans le cadre de la grammaire et des vices de la bouche et de la langue.

Une grammaire, comme d'ailleurs une théorie linguistique, portant son *analyse sur des phénomènes accomplis*, dont la notion de faute peut être considérée comme le prototype, est *impropre à aborder le problème de la pathologie de l'expression*, notamment verbale. Or, la grammaire elle-même nous montre que cette notion reste pour elle insaisissable par une théorie objectivante et que cette notion doit être rejetée dans le domaine du senti; *la faute est incompréhensible et inintelligible dans le cadre d'une démarche objectivante*. Le jugement esthétique reprend alors tous ses droits, et il montre bien son caractère fondamental et essentiel, puisqu'il n'y a que lui pour distinguer le barbare de l'homme cultivé, c'est-à-dire l'identité culturelle et linguistique en dehors de laquelle le langage ne peut se réaliser.

Chez Donat, la correction est ramenée soit à des règles, des listes de phénomènes séparés, ou des appréciations esthétiques, tous dépourvus de dynamique et de fonctions : on n'en considère que le résultat. On se trouve alors devant la situation suivante :

- soit isoler les phénomènes et alors on ne peut pas nommer et décrire les fautes, parce qu'elles échappent à la théorie ou à la classification;
- soit considérer le mouvement de genèse, et alors il n'y a pas de fautes isolables, mais une qualité de mouvement particulière.

On retrouve la notion du barbarisme/solécisme : on ne comprend pas un barbare, parce qu'il n'a pas la possibilité de donner une empreinte compréhensible à son expression, tout en permettant son identification.

Mais une faute que l'on ne peut pas nommer est-elle intelligible, claire? Si ce n'est pas le cas, est-il possible de l'isoler, de la localiser, de la spécifier? La faute apparaît alors comme quelque chose qui perd son empreinte d'intelligibilité, qui sous certains aspects redevient incertain comme la voix et le pneuma sans empreinte, inintelligible, autrement dit qui retombe dans le domaine du sensible, dont on ne peut se souvenir, que l'on ne peut ni noter, ni nommer, ni transcrire. C'est alors une autre complication : si ce phénomène est limité au sensible, on ne voit pas comment le déterminer dans le mouvement expressif ; c'est manquer de rigueur que de l'isoler en cherchant à lui donner une valeur de signe. Une faute ne peut être désignée que comme absence de conformité à un modèle, sans rapport avec l'expression : elle ne peut avoir en elle-même aucun sens.

Engagé dans la perspective d'un modèle normatif et dans son combat contre la faute, le grammairien semble devoir renoncer à aborder ces questions; devant celles que posent notamment la classification des sons que l'on ne peut décrire dans le système grammatical, Donat comme Quintilien manifestent eux-mêmes leur incapacité à résoudre des problèmes dont ils ont pourtant conscience (Holtz, p. 161).

Axée dans la perspective de la correction et de la faute, la grammaire constituée ne semble plus se préoccuper de la notion de clarté, comme s'il allait de soi que cette dernière découle tout naturellement de la correction de l'expression. Quintilien ne semble pas l'avoir traitée en elle-même d'une façon explicite; dans la grammaire de Donat, son problème y paraît définitivement réglé par référence au langage écrit, du moment où ce qui est articulé est transcribable, donc clair, et ce qui ne l'est pas, confus.

La clarté est le fait de s'exprimer de manière à se bien faire entendre et joue un rôle fondamental à tous les niveaux de la compréhension du discours : on serait prêt à penser, comme clinicien, qu'il s'agit

d'un facteur plus important que la correction. Qu'est-ce qu'un son du langage, un mot, une expression clairs? Quelle est la relation entre cette clarté et la correction? Comment une faute se répercute-t-elle sur la compréhension du discours? Comment l'ambiguïté s'organise-t-elle dans le dialogue, son initiation, son maintien et sa clôture? Autant de facteurs qui ne peuvent être négligés dans l'appréciation des qualités du langage, ni dans le projet de la recherche d'un bien parler.

La notion de correction nivelle celle de clarté en la réduisant à une norme objective. Cependant, contrairement à la correction, qui ne prend sa valeur que *dans le résultat* de l'acte de parole, la clarté de l'expression ne semble pas se situer dans l'accompli, mais se manifeste par l'émergence d'une forme intelligible dans la rencontre. Est clair d'abord ce qui se montre et ce qui se dévoile d'une certaine manière, ensuite ce qui peut être compris. Ce qui est définitivement passé est sans intérêt et n'est clair que s'il est remémoré et revécu : la clarté est de nature relationnelle; elle ne peut être décrite en elle-même d'une manière exclusivement objective et elle ne peut obéir à aucune norme, ni à aucune règle théorique, au même titre que la compréhension. Ceci est vrai aussi dans le sens inverse : ce qui est confus, comme ce qui est clair, échappe à l'ordre strictement grammatical. Donat prend soin de le préciser : ce n'est qu'à des *oreilles instruites* et attentives que certains sons apparaissent désagréables ou agréables, clairs ou confus.

Contrairement à la notion de correction qui mène à celle de norme objective, d'une position définie, sociale ou théorique, sans arriver jamais à la saisir complètement, puisqu'elle est toujours tributaire d'un jugement esthétique global, fondement du jugement logique, la notion de clarté implique la compréhension de l'autre : elle est intersubjective, mouvante et vécue. C'est dans sa lumière seulement que la grammaire peut prendre naissance.

### *Conclusion*

Le mouvement de parole est, *à la fois et en même temps* :

1 - Un mouvement tensif, c'est-à-dire rythmique et mélodique, pulsif et thymique, original, éphémère et imprévisible; ce mouvement porte avec lui son propre espace-temps, originaire et créateur, défini par ses qualités mêmes, entièrement impliqué et aspectuel (Guillaume, 1969, p. 46 s.); il ne connaît ni sujet, ni but, ni limite, mais est en

résonance avec tout ce qui l'entoure ; il se produit au niveau de « toutes les oppositions phoniques (qui) supposent un double mouvement diastolique et systolique d'expansion et de concentration » (Maldiney, 1973, p. 292), précurseur de ce qui sera indiqué dans la langue par le phonème ; il se produit dans le vivant, qui n'est pas encore existant ; il est entièrement du domaine du senti, du pathique, et non pas du perçu, du gnosique.

2 – Un mouvement intentionnel, déictique, c'est-à-dire vectoriel, expression d'une volonté, d'un sentiment, d'un souhait, etc., d'un être-là, présent, qui éprouve l'action ou la chose vers laquelle il tend dans son propre sentir et dans lequel il reste en communion avec le monde proche où il est, ainsi qu'avec l'autre, puis les autres dont il se distingue ; ce mouvement dirigé est un montrer qui n'est cependant pas engagé dans la prise d'un objet ; il engendre un espace-temps orienté dans une dimension modale qui l'ouvre vers l'au-delà de ses possibilités, où rien n'est encore accompli ni décidé, et organise son temps en un temps qui arrive à la rencontre du sujet et un temps qui s'en éloigne, sans y distinguer des époques repérables du présent, du passé et du futur.

C'est à ce niveau que se situe la rencontre avec l'autre et autrui, que s'organise la distance avec lui dans le couple proximité-éloignement et que naît la forme, que s'instaure le passage du pathique au gnosique et que se structure la communication dans la médiation introduite par l'objet visé et le sens mouvant métaphorique, qui vont pouvoir être adressés, partagés et échangés.

3 – Un mouvement qui, par la forme authentique, unique et originale qu'il prend, ne se limite pas à exprimer le vécu immédiat de la présence, mais, se figeant dans l'explicitation d'un contenu et son explication, s'en détache, puis parvient à sortir de l'existence subjective et de la rencontre avec l'autre. La parole, grâce aux formes de la langue qui lui ouvrent un espace de jeu libre, transcende ce qui est ressenti au moment de l'expression et parvient à son au-delà dans le monde objectif : elle peut alors dire et commenter ce qui n'est plus et ce qui n'est pas encore, l'accompli et le futur ; elle accède ainsi au temps historique, puis au temps d'univers objectif du discours scientifique abstrait.

Parler, c'est opérer la genèse d'un tout harmonieux de ces deux aspects antilogiques de l'expression verbale, le vécu et l'objectif ; comprendre, c'est à la fois et en même temps comprendre l'autre et

comprendre ce dont il parle. On parvient à la compréhension dans l'union indissoluble et nécessaire de ce qu'on ressent quand on parle et de la chose dont on parle.

La pathologie du langage d'un « vrai homme » doit, à notre avis, être abordée dans la perspective du mouvement vécu exprimant les dimensions originaires de son existence jusque dans les formes accomplies de son discours; elle ne pourra jamais être réduite, décrite et surtout comprise en ne prenant en considération que son résultat ou son aboutissement à une forme particulière fixée sortant du champ du sens vécu. Il s'agit donc de surprendre le trouble qui s'empare de la parole au moment de sa genèse, en recherchant la qualité particulière du mouvement qui y mène. L'indication et la démarche thérapeutiques se situent au niveau de ce mouvement, et non pas à celui de la constatation d'une forme accomplie, d'une faute.

Binswanger (1955, 1956, 1971) a étudié les modifications des dimensions spatiales dans l'échec de l'existence; Maldiney (1976 *a*, 1976 *b*) et Kuhn (1985 *a*, 1985 *b*, 1986) ont porté leur attention sur les modifications de la chronogenèse dans la psychose, la dépression et le délire au niveau du langage.

Dans l'intention de réexaminer les fondements de la pathologie du langage, il nous a paru intéressant de rechercher une voie d'accès à la parole troublée qui pourrait permettre de maintenir ouvert le passage permanent entre ses aspects ressentis et objectifs : les moyens techniques modernes d'enregistrement et d'analyse des documents cliniques vécus semblent offrir de nouvelles possibilités à un tel projet. Il devenait dès lors indispensable d'examiner ce qu'un point de vue psychanalytique d'aujourd'hui était en mesure d'apporter à la compréhension de la parole envisagée dans une telle perspective.